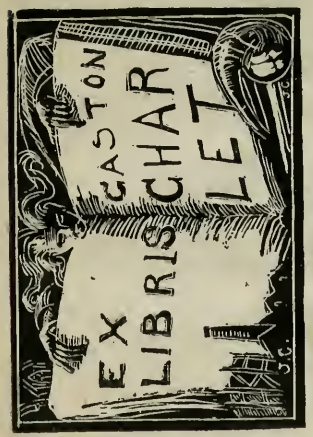

18, RUE DE L'ANCIEN

Edition originale de cette pièce curieuse dans laquelle l'auteur s'est proposé de jeter une sorte de ridicule sur les dénoûments trop noirs et trop atroces et sur les personnages trop bas qu'on voulait introduire au théâtre ; elle est précédée d'une dissertation sur le drame.

LE VUIDANGEUR SENSIBLE,

DRAME,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PAR M. ***

A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN,
Libraire, rue du Petit-Lyon, F. S. G.

1777.

Universitas
BIBLIOTHECA
Lovaniensis

428968

CSP
PQ
2015
.N6V8
1777

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Le goût des Drames se répand dans toute l'Europe ; plusieurs de ceux qu'ont donnés MM. Falbaire & Mercier sont traduits en Italien, en Allemand, &c. La singularité de celui-ci lui fera peut-être obtenir aussi l'honneur suprême de la traduction. Je pense qu'on me saura gré du moins de faire connoître un Ouvrage tout-à-fait original, qui pourra plaire aux Amateurs du Drame & à ceux qui voudroient le proscrire de notre Théâtre. On verra que l'Auteur s'est proposé de jeter une sorte de ridicule sur les dénoûmens trop noirs & trop atroces, & sur les personnages trop bas qu'on voudroit introduire au Théâtre. Ce dessein est

louable & ſurprenant de nos jours ; & ce qui eſt encore digne d'attention, ſa Pièce n'en eſt pas moins un Drame complet, qui préſente une action intéreſſante & une cataſtrophe vraîment terrible & théâtrale.

Je ne dirai point ici comment ce Drame m'eſt tombé entre les mains ; le Public ſe paſſera ſans peine de cette confidence : tout ce qu'il importe de ſavoir, c'eſt ſi l'Ouvrage eſt bon ou mauvais ; & pour ſe mettre en état d'en juger avec certitude, il eſt néceſſaire qu'on le liſe.

DISSERTATION

SUR LE DRAME.

UN Ecrivain célèbre a dit (car les grands hommes ont tout dit) que toutes les actions de la vie, jusqu'aux plus communes, pouvoient être l'objet d'un Drame : elles peignent, en effet, au naturel l'espèce humaine; & plus les tableaux que l'on en retrace sont simples & vrais, plus nous pouvons nous y reconnoître, comme dans un miroir.

Le Drame, encore plus que la Comédie, est la représentation fidelle de la vie ordinaire : tous les états, depuis la pourpre jusqu'aux haillons de la pauvreté, ont un droit égal pour y figurer.

A l'égard des Tragédies, ce sont des productions hors de la Nature (je parle sur-tout de celles qu'on joue en France, presque calquées sur le même modèle), & l'on doit se faire une espèce de violence, pour se prêter à

une illuſion démentie ſans ceſſe par tout ce qui nous environne. Alexandre, Céſar, Tamerlan, & les autres Héros de l'Antiquité, étoient, comme tous les hommes, ſujets aux paſſions, aux maladies: ainſi, quand on les fait monter ſur des échaſſes, comme en France, pour débiter de pompeuſes fadeurs en ſtyle cadencé, pour étaler emphatiquement leurs paſſions, & pour mourir avec une dignité qui contredit la Nature; je regarde ces tableaux giganteſques comme des monſtruoſités propres à amuſer les enfans, & je conſens qu'on les ſupprime comme de vains fantômes qui donnent des convulſions au cœur, ſans parler à la raiſon. Ne doit-on pas ſe reprocher de verſer des larmes pour des ombres toujours décorées du diadême, & dont le corps n'a peut-être jamais exiſté; ou de s'attendrir ſur le ſort de Conquérans altérés de ſang humain, qui, heureuſement, ſont morts il y a trois ou quatre mille ans?

La bonne Comédie, plus utile en ce que les objets qu'elle repréſente ſont plus à notre portée, a pour objet d'amuſer & de corriger les hommes; mais, par malheur, perſonne ne ſe reconnoît dans le miroir qu'elle offre à tout le monde, parce qu'on s'y regarde toujours avec

les yeux de l'amour-propre : on oublie que ſes perſonnages ſont pris dans la ſociété, au milieu de nous. Pour la rendre profitable, il faudroit peut-être, comme les Grecs, la particulariſer un peu plus : Shakeſpeare l'a ſenti dans ſes Pièces admirables, & après lui, Molière l'a tenté en France dans quelques-unes de ſes Farces.

Quant au Drame, il embraſſe tous les états, ainſi que je viens de le dire ; c'eſt le vrai tableau de la vie humaine. Ce genre ſimple & naïf eſt ſuſceptible de toutes les peintures. Non-ſeulement il eſt beaucoup plus naturel que la Comédie, on peut dire encore qu'il lui eſt ſupérieur par ſa variété & par l'extrême fidélité de ſes tableaux. Il ſemble encore qu'on entende par *Drame*, non-ſeulement une action ſimple & familière, mais un mélange de comique & de ſérieux, le tout terminé par une cataſtrophe vraîment tragique, ou ſur le point de devenir telle.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt la liberté que ce genre d'Ouvrage autoriſe, qui m'a déterminé à traiter le ſujet que je deſtine à paroître ſur le Théâtre du Monde, par la voie de l'impreſ-

sion; car pour celui des Comédiens François, je n'ai garde d'y penser, vu quelques-uns des Personnages que je vais mettre sur la Scène, & qui doivent cependant fixer l'attention générale, par les raisons que je vais déduire. L'amour, l'ambition, la colère, l'avarice, & les autres affections de l'âme, agissent uniformément sur tous les hommes. Ce n'est point la naissance ni la fortune qui forment le cœur; c'est la Nature seule, cette boussole fidelle des grands Philosophes; c'est son pouvoir prédominant qui agit avec un empire égal sur la généralité de l'espèce humaine: la seule différence sensible est dans l'expression des mouvemens de l'âme. Peignons donc les hommes tels qu'ils sont & tels qu'ils peuvent être, sans hyperbole; montrons-les à leurs semblables, sans microscope. Moins l'intervalle qui nous sépare des autres sera éloigné, plus l'impression sera frappante, & plus l'on sera tenté de mettre à profit les moralités qui s'approcheront de chaque état & de chaque caractère.

J'ai pensé qu'on verroit sans dégoût, & même avec plaisir, dans un Vuidangeur toutes les vertus qui distinguent l'honnête homme, le bon citoyen; & j'ai cru qu'on admireroit en lui l'amour de l'honneur porté jusqu'à son dernier période.

Peut-être quelques perſonnes blâmeront-elles le ſacrifice auquel il ſe réſout; mais elles ne pourront en même tems s'empêcher d'admirer ſon ſtoïciſme, excuſé, en quelque ſorte, par le motif & par les circonſtances où ſe trouve ce père infortuné. Brutus & Caton, dans le même cas, auroient pris le même parti; & une foule de prétendus Poëtes auroit, dans des Pièces moulées les unes ſur les autres, & en beaux vers Alexandrins, célébré la vertu de ces deux grands hommes. Mais l'action de mon Héros doit être expoſée tout ſimplement, attendu qu'elle n'eſt que l'opération d'un Vuidangeur, jaloux de ſon honneur & de l'intégrité de ſa réputation.

Pourquoi me reprocheroit-on de mettre un pareil perſonnage ſur la Scène? C'eſt un citoyen comme un autre; c'eſt un homme qui s'emploie à procurer la propreté & la ſalubrité néceſſaires dans une grande Ville.

A l'égard de ce Drame, on a cru devoir le réduire en trois Actes, pour le rendre moins ennuyeux qu'en cinq; il a paru auſſi qu'il étoit plus naturel qu'un Vuidangeur, ſa famille & ſa ſociété s'entretinſſent en proſe qu'en vers: la vraiſemblance eſt mieux obſervée.

On ſera ſans doute étonné de la délicateſſe extrême du principal Perſonnage; mais il eſt, dans toutes les profeſſions, des gens fortement épris de l'amour de la vertu, qui craignent plus que la mort la moindre tache faite à leur honneur. William Sentfort étoit du nombre de ces citoyens obſcurs, qui deviendroient des hommes célèbres par les ſervices qu'ils rendroient à leur Patrie, ſi les circonſtances ne leur manquoient pour déployer leur génie.

Ce Drame avoit été fait pour être repréſenté à huis clos dans une ſociété particulière d'amis, qui ſe livrent avec ſuccès à ce genre d'amuſement devenu ſi à la mode à Paris; mais lorſqu'il fut queſtion de diſtribuer les rôles, le Maître de la maiſon, qui joue ordinairement les pères, ne voulut jamais, par une délicateſſe mal-entendue, ſe prêter à faire le rôle de Vuidangeur; ſon cœur, diſoit-il, en étoit ſoulevé: & quoiqu'il ne dût paroître qu'en habit des Dimanches, il aſſura que ſon imagination ſeroit aſſaillie de dégoûts continuels. Tous les autres Acteurs, à l'exemple de celui-ci, rejettèrent les rôles de femme, de fille, & de fils du Vuidangeur.

On disserta sur la flexibilité des fibres & du genre nerveux, sur les rapports naturels ou factices, & sur l'irritation ou le chatouillement des muscles ; chacun fit la grimace, & prétexta une susceptibilité capable de nuire à la représentation, par des nausées involontaires. J'observai inutilement que ces personnes qui ont l'idée si forte ou si foible, & le cœur si près des lèvres, ne devroient jamais faire servir sur leur table aucune sorte de viande, ni aucune espèce de gibier. Mes représentations furent dédaignées; on me prouva que l'imagination sent & feint de sentir tout ce qu'elle veut. Après bien des débats, comme il en survient toujours entre les Acteurs & le Poète Dramatique, il fallut retirer la Pièce. L'Auteur, suivant l'usage, s'est plaint amérement des Comédiens; &, pour ne pas perdre totalement ses peines, il a cru pouvoir régaler le Public d'un Drame digne d'être agréé dans des Troupes moins sensibles & plus raisonnables que celle qui n'a point ôsé le jouer à Paris. Tout le monde n'est pas aussi dédaigneux que nos Demoiselles & que nos Acteurs de la société dont je parle. Pour ne faire ici mention que de ces premières, elles auroient dû faire attention qu'on ne devient pas tout ce

qu'on repréſente ſur le Théâtre : celles qui jouent le rôle de Lucrèce, le ſont-elles réellement ?

Au reſte, on doit plaindre des cerveaux foibles, dominés & martyriſés par l'imagination. La moindre idée, le plus léger ſouvenir, ſoulève le cœur de certaines perſonnes, qui ne ſe font pourtant nulle violence pour aſſiſter au Spectacle, où il ne ſent pas trop bon, & pour manger des choſes qui ne flattent pas trop l'odorat. C'eſt une preuve que la gourmandiſe & la curioſité n'ont point de nez : l'une n'a qu'une bouche ; l'autre n'a que des yeux & des oreilles. C'eſt une preuve encore que l'affection de l'odorat & l'impreſſion du ſouvenir ſont ſouvent une ſimagrée, qui eſt plus dans la fantaiſie que dans la Nature.

Ceux qui ont prétendu qu'on pourroit faire paroître dans un Drame les gens de la plus vile populace, ſeront ſatisfaits, puiſque mon principal Héros eſt un Vuidangeur, & que je me ſuis permis de tout peindre, juſqu'à un combat à coups de poings. Les partiſans des cataſtrophes horriblement noires, n'auront auſſi qu'à ſe louer de l'Auteur ; je les ai ſervis ſelon

leur goût : je leur réponds que mon dénoûment eſt une des plus charmantes horreurs dont ils aient encore entendu parler.

PERSONNAGES.

WILLIAM SENTFORT, Maître Vuidangeur.

Miſtriſs SENTFORT, ſa femme.

Miſs CÉCILE, leur fille.

JONES, leur fils.

TOMPSON, Maître Boucher.

Miſtriſs TOMPSON.

Miſs CHARLOTTE, leur fille.

Miſs ARLOWE, amante de Jônes.

Miſtriſs CARLIDGE, vieille femme.

JENNI, ſa fille, ancienne maîtreſſe de Jônes.

HERMANN, Eſcroc.

RICHELING, autre Fripon.

Pluſieurs Garçons Vuidangeurs.

La Scène eſt à Londres, dans la maiſon de William Sentfort.

LE

LE VUIDANGEUR SENSIBLE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JONES *seul, en mauvaise redingote, en bonnet de nuit, & ses souliers en pantouffles.*

VERRAI-JE toujours cette maudite canaille, qui vient chaque jour, dès six heures du matin, me demander de l'argent ? Je n'entends parler que de billets, de lettres-de-change, & de faquins de créanciers, qui ôsent encore me menacer... Ah ! j'en roſſerai quelques-uns... Ma

foi, je crois que le plus ſimple ſeroit de ne plus coucher ici ... Il eſt ridicule de harceler un galant homme, qui dort & ne ſe couche qu'à quatre heures du matin. Les drôles penſent que je ne travaille guères avec mon père ; car ils me laiſſeroient au moins dormir une partie de la journée. Que n'attendent-ils que mon père ſoit mort? Il ne peut vivre long-temps ; car il devient vieux tous les jours. Je dois lui ſuccéder, & je me prépare à me bien divertir. Je ne lézinerai pas comme lui. Ma mère, de ſon côté, n'eſt pas jeune, il s'en faut de beaucoup : ainſi je préſume qu'ils auront bientôt leur paſſeport pour l'autre monde, ſans que je m'y oppoſe ... Tous ces diables d'importuns-là me donnent de l'humeur ; &, au premier jour, j'étrillerai ſi bien l'un d'entr'eux, que les autres ſe dégoûteront d'y revenir ... (*Il regarde une pendule*). Il n'eſt que ſept heures. Que ferai-je toute la matinée? Mes amis dorment encore. Nous étions cette nuit tous ſi bien empafés, que la plupart n'auront pu regagner leur gîte. Pour nos donzelles, elles avoient leur coiffe de travers, & l'œil d'un tendre ... d'un tendre ... Il faut avouer que Miſs Arlowe eſt charmante, ſur-tout quand elle ſe livre à la gaîté : ſon image m'auroit empêché de dormir, ſi je ne m'étois couché appeſanti par les fumées du vin & de l'eau-de-vie ... J'entends marcher ... Eſt-ce encore quelque malôtru de créancier?

SCENE II.

JONES, HERMANN, *habillé en Petit-Maître Anglois, c'eſt-à-dire, avec un ſurtout qui lui deſcend juſqu'au milieu des jambes, dont le collet, d'une couleur tranchante, eſt très-large; ſon chapeau eſt énorme, ainſi que ſa catogan.*

HERMANN.

Je venois ſur le bout du pied, dans la crainte que tu n'euſſes travaillé cette nuit.

JONES.

Je ne me mets à l'ouvrage que quand mon père m'y force; & je me ſauve les trois-quarts du temps.

HERMANN.

On diſoit qu'une vapeur mortelle t'avoit ſuffoqué, ainſi que ton père, William Sentfort.

JONES.

Tu vois qu'il n'en eſt rien . . . Mais changeons de propos. Je t'ai pris pour un créancier, & j'allois t'aſſommer.

HERMANN.

Je ſuis un galant homme, qui n'a jamais été créancier de perſonne. Il vaut mieux être débiteur; on eſt partout le bien venu. Je ne tourmente qui que ce ſoit pour le payer; & quand on me tracaſſe, je ne ſuis pas endurant. Il y a quelques jours qu'un gredin de Cordonnier vint me demander de l'argent; je lui dis trente fois inu-

tilement que je n'en avois point; le manant ne voulut jamais en démordre. A la fin je m'impatientai, & lui fis descendre les marches de mon escalier quatre à quatre. Il tomba, & j'eus le plaisir de le voir tout disloqué. Depuis ce temps-là, pas un seul n'ôse y revenir, & je suis en paix comme un grand Seigneur. Il faut des exemples.

JONES.

Ces impitoyables coquins me menacent de ne plus travailler pour moi; & c'est tant mieux : ils seront tout d'un coup payés, & j'en trouverai d'autres.

HERMANN.

Comme il y a encore six mortelles années avant que vienne l'édit qui déclare quittes tous les débiteurs envers leurs créanciers, il est absolument nécessaire de casser les bras & les jambes à quelques-uns d'eux.

JONES.

C'est un patti que je prendrois volontiers; mais je crains l'éclat, à cause de mon père & de sa famille.

HERMANN.

Bon, ton père! il ne se couche qu'à cinq heures du matin, & dort comme une marmotte.

JONES.

Mais ma mère est éveillée comme un écureuil, & ma sœur jabote comme une pie.

HERMANN.

A propos de ta sœur, ta mère ne veut donc pas me la donner en mariage?

JONES.

Non; elle dit qu'elle aimeroit mieux la voir noyée,

attendu que tu es un libertin ſans état, un joueur ſans argent, un intrigant ſans honneur, & que tu feras une mauvaiſe fin.

HERMANN.

C'eſt une vieille folle qui radote. Je lui laiſſerois de bon cœur ſon bijou chéri, ſi elle vouloit ſeulement me compter la dot.

JONES.

Oh! elle ne ſe laiſſe pas entamer ſur l'argent.

HERMANN.

Il faudra que je me paſſe du ſien; & puis, d'ailleurs, je ne ſuis pas preſſé. Je lorgne une groſſe brune, que je veux rafler à quelque prix que ce ſoit.

JONES.

Eſt-elle fille ou femme?

HERMANN.

Oh! ce ſont ces pions qui ont été à dame, & qui vont comme ils veulent.

JONES.

Pour moi, je m'en tiens, quant à préſent, à Miſs Arlowe. C'eſt une réjouie comère, qui amuſeroit un Régiment. Nous nous donnons tous les ſoirs rendez-vous dans la taverne du gros Fripport; & c'eſt à qui l'aura. Mais je me flatte d'avoir la préférence, parce qu'elle prend toujours mon bras lorſqu'elle veut retourner chez elle.

HERMANN.

Ne demeure-t-elle pas dans le vieux Londres, dans une petite rue adjacente au Strand, chez une Blanchiſſeuſe de bas?

JONES.

Juſtement, au troiſième.

HERMANN.

Je la connois; je me ſuis trouvé pluſieurs fois avec elle dans les guinguettes de Chelſea, & nous y avons ri comme des fous. Elle m'a donné dans l'œil; j'ai projetté de lui parler de près.

JONES.

Ne va pas ſur mes briſées, ou nous nous brouillerions enſemble. Tu pourras t'en accommoder dans ſix mois. En attendant je te cède Miſs Jenni.

HERMANN.

Fi donc, c'eſt une bégueule: avec ſes yeux baiſſés, ſon air modeſte, elle m'ennuie à la mort.

JONES.

Elle m'ennuyoit tant auſſi, que j'ai pris le parti de la quitter.

HERMANN.

Tu l'as ſéduite, je crois. Comment as-tu fait pour l'amener à la raiſon?

JONES.

Elle m'a donné bien de la peine; je l'ai leurrée par une promeſſe de mariage. Je ſuis cependant fâché qu'elle ſoit devenue mère; elle eſt toujours à vouloir m'attendrir avec ſon enfant.

HERMANN.

Bon, bon! on les laiſſe dire. S'il falloit épouſer toutes celles que l'on trompe...

JONES.

La petite Jenni se contenteroit de pleurer ; mais sa mère, qui est d'une humeur violente, emportée, ne cesse de me harceler jusqu'ici ; elle vient me soutirer à force de menaces & d'injures. Je prends tout ce que je puis à la maison pour le lui donner ; &, avec tout cela, je ne saurois faire taire cette maudite femme-là : elle fera quelque jour une scène.

HERMANN.

Et ton père ne se doute pas encore de ta vie libertine ?

JONES.

Non ; mon père est un oiseau nocturne, qui travaille sous terre, & qui ne sait pas ce qu'on fait dans le monde pendant le jour.

HERMANN.

Les mines dégoûtantes que vous creusez ensemble, deviendront un jour pour toi des mines d'or.

JONES.

Il est vrai qu'il convertit en bon argent de vilaines espèces. Je le laisse souvent travailler avec ses garçons, & je vais me divertir. Mais il m'aime, & me passe bien des fredaines. Cependant, pour me faire changer de conduite, & afin de me rendre digne d'être son successeur, il veut me marier fort avantageusement.

HERMANN.

Quelle est la dulcinée qu'il te destine ?

JONES.

C'est la fille du Boucher de notre voisinage ; il dit qu'elle est remplie de sentiment.

HERMANN.

Oh, oh ! à ce que je vois, ton père va d'une extrémité à l'autre. Et toi, te prêtes-tu à ce mariage ?

JONES.

Ma foi, non. La prétendue est pourtant gentille, douce & propre. Mais je suis encore ensorcelé de Miss Arlowe ; elle me fait tourner la tête. Voilà un petit cœur d'or que j'ai escamoté à ma sœur, & que je veux lui porter ce matin.

HERMANN.

Parbleu, fais-moi le plaisir de m'y mener avec toi ; j'appuierai ton amour.

JONES.

Je le veux bien. Mais il est encore trop de bonne heure ; elle s'est couchée tard : nous irons ensemble sur le midi.

HERMANN, *appercevant deux fleurets sur une table.*

Eh bien, en attendant, je vais te donner une leçon. Des grivois tels que nous doivent savoir se battre à coups de poing & à l'arme blanche.

(*Ils prennent chacun un fleuret, & font assaut*).

HERMANN, *portant la main à sa joue.*

La peste du mal-adroit ! Deux lignes plus haut, il me crevoit un œil.

JONES.

Que diable aussi, pourquoi ne te mets-tu pas en garde ?

HERMANN.

J'y étois ; mais tu pouſſes à tort & à travers, comme un vrai brutal.

JONES.

Ma foi, ſi tu ne ſais pas mieux te défendre, ce n'eſt point ma faute. Va te faire panſer.

HERMANN.

Si, au lieu d'un fleuret, j'avois mon épée, je t'apprendrois, à tes dépens, à être plus adroit & plus honnête.

JONES.

En vérité, je ne te crains pas plus d'une façon que d'une autre; & ſi nous n'étions pas ici, tu verrois. Tu n'es qu'un querelleur & un fanfaron.

HERMANN.

Il t'appartient bien, vil excrément des pays-bas, d'apoſtropher un homme comme moi! J'ai ſervi ſur terre, tandis que ton père & toi vous travaillez comme les taupes, dans l'obſcurité.

JONES.

Eſt-ce que je ne te connois pas auſſi? Ton père étoit Porteur de chaiſe, & ta mère eſt morte à l'Hôpital. Tu fais le faraud, parce que tu as ſervi dans un Régiment, mais on t'en a chaſſé; & ſi tu figures dans le monde, ce ne ſera qu'à Tiburne.

HERMANN.

Prends garde que je ne t'y faſſe aller au premier jour. Te ſouviens-tu du vol que tu as fait chez ce Bijoutier de Weſtminſter, après avoir enfoncé, pendant la nuit le devant de ſa boutique?

JONES.

Oh ! je ne te crains point ; tu étois mon complice.

HERMANN.

C'eſt toi, ſcélérat, qui m'as ſuborné : voilà ce que c'eſt que de voir mauvaiſe compagnie !

JONES.

Oui, tu as raiſon, je me ſuis déshonoré avec toi.

HERMANN.

Il te ſied bien d'avoir tant d'inſolence.

JONES, *quittant ſa redingote, & ſe mettant dans la poſture d'un athlete.*

Tiens, il ne s'agit pas de tout cela ; vuidons notre querelle en braves Anglois.

HERMANN, *ſe préparant auſſi à ſe battre.*

Je le veux bien . . . Mais non, je ne dois point te battre chez toi : je te rencontrerai dans la rue.

JONES, *lui donnant un coup de poing.*

Sors d'ici, infame eſcroc.

(*Ils ſe gourment & ſe prennent au collet*).

SCENE III.

Les précédens, Miſtriſs SENTFORT, Garçons Vuidangeurs.

Miſtriſs SENTFORT.

Au ſecours ! au ſecours ! Quoi donc, ce malheureux vient aſſaſſiner mon fils dans ma maiſon ! Qu'on aille chercher un Juge de paix.

HERMANN.

Point tant de bruit, Madame; votre fils eſt un impertinent, qui m'a bleſſé & inſulté: j'en aurai raiſon.

JONES.

Je ne crains point ſes menaces, laiſſez-le aller; & s'il ne part au plus vîte, il n'y a qu'à le jeter dans un de nos tonneaux.

HERMANN.

Ne m'approchez pas; je redoute votre attouchement, & vous laiſſe dans la fange qui vous fait vivre.

(*Il ſe ſauve, pourſuivi par les Vuidangeurs*).

SCENE IV.

Miſtriſs SENTFORT, JONES.

Miſtriſs SENTFORT.

A quel ſujet faites-vous donc tant de tapage? Vous êtes amis, & vous ne pouvez vivre enſemble un quart-d'heure ſans vous quereller!

JONES.

Parce qu'il eſt mal-adroit ſous les armes, il m'a dit des injures; ſi vous n'étiez pas venue, je lui propoſois un combat à coups de poing, & . . .

Miſtriſs SENTFORT.

Je vous ai dit cent fois qu'il ne falloit pas voir un coquin comme celui-là. Une bonne fois pour toutes, ne vous encanaillez plus avec un tas de vaux-rien, qui vous auront bientôt fait manger le produit des fatigues de

votre père. C'eſt un honnête homme, un bon mari, un bon père, un citoyen utile; ne le faites pas mourir de chagrin. Il vous a bien élevé; mais au lieu de l'aider dans ſon travail, & d'imiter ſa conduite, vous battez le pavé; vous fréquentez les plus mauvaiſes coteries; vous nous faites ſécher de douleur.

JONES.

Je vous promets, ma mère, que je ne verrai plus Hermann, ni ſa ſequelle; je me défierai même de lui.

Miſtriſs SENTFORT.

Portons nos plaintes; faiſons-le mettre en priſon.

JONES.

Gardons-nous-en bien; il pourroit me calomnier & me ſuſciter de mauvaiſes affaires. (*A part*). . . . Il ne diroit que la vérité . . . (*Haut*). Mais j'ameuterai ſes créanciers: de rage il en tuera quelqu'un; alors il verra beau jeu.

Miſtriſs SENTFORT.

Vous en avez auſſi beaucoup vous-même, de créanciers; tous les jours je n'entends parler que de vos dettes.

JONES.

J'arrangerai mes affaires à votre mutuelle ſatisfaction.

Miſtriſs SENTFORT.

Il ne tient qu'à vous que les choſes prennent une bonne tournure. Votre père & moi nous ne cherchons que votre avantage. Votre ſœur a pu vous dire que nous avons formé le deſſein d'acquitter vos dettes, ſi vous voulez être ſage & épouſer la fille de notre voiſin le Boucher, dont l'alliance ne peut que nous faire honneur.

JONES.

Je n'avois aucune envie de me marier; mais vous êtes si bonne, si complaisante, que je me fais un devoir de vous satisfaire en tout.

Mistris SENTFORT.

Tu me pénètres de joie. La mère & la fille doivent venir sur les midi. Ne manque pas de te trouver ici, comme par hazard; tâche de leur plaire: tu réussiras sûrement, & nos arrangemens seront bientôt faits.

JONES.

Il faut avoir l'air propre pour une telle entrevue; & je n'ai pas un ajustement qui mérite d'être présenté: toute ma garderobe tombe en guenille.

Mistris SENTFORT.

Qu'avez-vous fait de l'argent que votre père vous avoit donné pour vous acheter un habit neuf?

JONES.

J'ai trouvé une famille d'honnêtes gens dans la misère; on vendoit leurs meubles, & ils étoient sur le point de faire banqueroute. Ce spectacle m'a touché: je leur ai prêté tout ce que j'avois. (*A part*). La bonne histoire que j'imagine-là!

Mistris SENTFORT.

Il est satisfaisant de faire de bonnes-œuvres; mais vous auriez dû garder une partie de votre argent pour vos besoins personnels.

JONES.

Vous n'auriez pu y tenir vous-même: un père, une mère & quatre malheureux enfans sur la paille! (*A part, en riant*). Oh, rien de plus touchant!

Miſtriſs SENTFORT.

Tenez, voilà ſix guinées; allez au plutôt acheter un habit propre & décent; & vers les deux heures au plus tard, vous vous rendrez dans la ſalle, où vous trouverez la compagnie. Votre père compte ſur votre obéiſſance; ne le trompez pas.

(*Elle lui donne de l'argent, & ſort*).

SCENE V.

JONES *ſeul.*

MA foi, ces ſix guinées viennent fort à propos. Je n'ai pas mal emboiſé la bonne femme. Elle croit que j'épouſerai ſa Bouchère; mais ſi Miſs Charlotte attend après moi, elle ſera long-temps ſans être pourvue. Gardons toujours ces guinées; c'eſt autant de pris: j'en achèterai quelques bijoux pour ma chère Arlowe. Sa mère ne dira plus que je ſuis un miſérable, ou un avare... Comme elles vont toutes deux me faire des careſſes!

SCENE VI.

Miſtriſs CARLIDGE, JENNI, JONES.

Miſtriſs CARLIDGE.

JE te trouve donc à la fin, miſérable ſuborneur! Voilà cent fois que je viens ici, & tu te caches toujours pour ne me pas voir; mais tu ne ſaurois m'échapper aujour-

d'hui ; tu me feras raiſon de toutes tes perfidies à l'égard de ma fille.

JENNI.

Ma mère, je vous en prie, parlez-lui avec plus de douceur.

Miſtriſs CARLIDGE.

Laiſſez-moi tranquille, petite ſotte.

JONES.

Doucement, Miſtriſs ; ne nous emportons pas. En quoi, s'il vous plaît, avez-vous à vous plaindre de moi ?

Miſtriſs CARLIDGE.

Comment, malheureux ! ne l'as-tu pas enjolée, trompée ; & puis tu nous plantes-là. Et ton enfant, ta pauvre petite fille, miſérable, parle, qu'en veux-tu faire ?

JONES.

Tout ce que vous voudrez. Votre Jenni a beau faire la prude ; ſuis-je le ſeul qui ? . . .

Miſtriſs CARLIDGE.

Ah, ſcélérat ! il faut que je t'arrache les yeux.

JENNI, *ſe mettant entre Jones & ſa mère.*

C'eſt moi, ma mère, qui mérite toute votre fureur ; ſans mon indigne foibleſſe à croire ſes ſermens, & à me contenter d'une promeſſe de mariage, il n'outrageroit point ma vertu . . . Mais il a raiſon, je mérite ſes mépris ; je dois être à ſes yeux la plus vile créature . . . Puiſſe mon exemple ſervir de leçon aux jeunes perſonnes qui manquent à leur devoir ! (*Elle pleure*).

Miſtriſs CARLIDGE

Tu nous feras mourir de chagrin ; elle qui t'a tout ſacrifié, & moi qui avois en main de très-bons partis pour elle.

JONES.

Mais ſongez combien vous m'avez coûté l'une & l'autre. J'ai dégagé ſon frère; j'ai payé l'apprentiſſage de ſa ſœur; enfin, pour ſes beaux yeux, j'ai ſubtiliſé ma famille; je me ſuis accablé de créanciers. Que voulez-vous donc que je faſſe encore?

JENNI.

O Dieu! je ſuis cauſe que vous vous êtes porté à des actions ſi baſſes! Vous, Jones, vous! voler vos parens, & par rapport à moi! . . . Malheureuſe que je ſuis! . . .

Miſtriſs CARLIDGE.

Je veux que tu épouſes ma Jenni. Sans toi, perfide, elle auroit toujours été ſage. Si tu ôſes encore héſiter, je vais tout déclarer à ton père.

JONES.

Ne faites pas cette ſottiſe; vous vous reſſentiriez de ſon humeur violente.

Miſtriſs CARLIDGE.

Va, je ne le crains point. Je lui dévoilerai toute ta vie libertine: je m'en ſuis fait inſtruire. Quand il ſaura que c'eſt toi qui l'a volé ſi ſouvent, il te fera certainement enfermer pour le reſte de tes jours, ainſi que la perronelle pour qui tu quittes ma fille.

JONES.

N'en dites point de mal, je vous en prie; c'eſt une fille gaie, complaiſante, & qui eſt recherchée par plus de vingt bons partis.

Miſtriſs CARLIDGE.

Cela ne l'empêche pas d'en chercher auſſi elle-même: elle eſt parée comme une Actrice; & je ſuis ſûre que c'eſt

c'eſt plus aux dépens de ton père qu'aux tiens. Oh bien, je l'en avertirai, & dès demain.

JONES.

Point de bruit; vous gâteriez encore plus vos affaires. Mon père veut me marier à toute force, & m'établir convenablement; je feins d'acquieſcer à ſon projet, afin de mettre la main ſur la ſomme qu'il me deſtine. Si je réuſſis, vous vous en reſſentirez toutes les deux.

JENNI.

Qu'entends-je! Il ſe marieroit avec une autre! Ce ſeroit pour moi le coup de la mort... Je me ſuis bien toujours doutée qu'après la faute que j'ai faite, je ne devois plus eſpérer d'être heureuſe.

JONES, *touché.*

Miſs Jenni, ne vous affligez point: je vous aime toujours.

JENNI.

Vous m'aimez, & vous m'accablez de mépris!... Ah, ſi vous liſiez dans mon cœur!

JONES.

Pardonnez des paroles qui m'échappent dans la colère.

Miſtriſs CARLIDGE.

Veux-tu être un honnête homme? ſois ſon époux dès aujourd'hui.

JONES.

D'honneur, la choſe eſt impoſſible.

Miſtriſs CARLIDGE.

Pourquoi nous dédaignes-tu, miſérable? Nous valons cent fois mieux que ta famille. Je gagne ma vie par un travail honnête, & ma fille ſe ſoutient avec décence,

en faisant de la dentelle. Nous devons rougir de t'avoir connu.

JONES.

Je crois qu'en effet je ne suis pas digne de votre alliance.

Mistris CARLIDGE.

Il te sied bien de nous plaisanter . . . . Mais puisqu'elle a eu la sottise de t'aimer, elle sera ta femme, ou tu te repentiras toute ta vie de l'avoir trompée.

JENNI.

Laissez-le, ma mère; sortons de cette maison; je renonce à le voir; je me charge de nourrir par mon travail le fruit de mon malheureux amour : cette enfant aura un cœur plus tendre & plus reconnoissant que son père.

Mistris CARLIDGE.

Ecoute, Jônes, je suis au désespoir; ses larmes me font mourir; & toi qui les causes, tu n'en es point touché ! je vais de ce pas déclarer à ton père & à ta future tout ce qui s'est passé entre ma fille & toi.

JONES.

Mon père seroit furieux, mon mariage n'auroit plus lieu, je ne toucherois point d'argent, & vous-mêmes vous n'auriez rien du tout.

Mistris CARLIDGE.

Il n'importe, c'est le pis-aller. Je m'en vais le trouver; je lui montrerai ta promesse de mariage : s'il me rebute, s'il est aussi injuste, aussi cruel que son fils, j'irai tout de suite chez un Juge de paix, à qui je détaillerai toute ta vie perverse, & les indignes actions que tu as faites pour entretenir ton libertinage.

JONES.

Ne vous aviſez pas de cela : mon père dort à préſent ; on ne vous laiſſera point entrer dans ſa chambre.

Miſtriſs CARLIDGE.

Oh, parbleu ! je forcerai la porte ; nous allons voir.

JENNI.

Ma mère, cette violence-là ne peut que me rendre plus malheureuſe.

Miſtriſs CARLIDGE.

Non, c'eſt inutile.

JONES, *l'arrêtant.*

Eh bien, ma chère Miſtriſs Carlidge, faiſons mieux ; traitons les choſes de ſens-froid & amicalement. Accordez-moi juſqu'à demain, afin que je prenne les meſures néceſſaires ; & je jure d'épouſer Miſs Jenni.

JENNI.

Seroit-il poſſible ! Rendrois-tu aſſez de juſtice à mon amour ?

Miſtriſs CARLIDGE.

Ne me fais pas de menſonge, comme à ton ordinaire.

JONES.

Non, je vous en donne ma parole d'honneur.

JENNI.

Va, mon cher ami, tous mes inſtans ſeront employés à te rendre heureux.

JONES.

Retirez-vous actuellement ; je crains qu'on ne vous ſurprenne ici. (*Il embraſſe Jenni.*) Adieu, mon amie ; dans un inſtant j'irai te voir.

Miſtriſs CARLIDGE.

Si tu nous trompes encore, j'ai ma vengeance toute prête. (*Elle ſort*).

JENNI.

Je fais ce que je peux pour l'adoucir en ta faveur. Aime-moi comme je t'aime, nous ſerons tous contens. (*Elle ſort*).

JONES *ſeul.*

L'innocente créature! Elle eſt douce comme un agneau . . . J'ai preſque des remords . . . Quelle folie!

SCENE VII.

Miſs CÉCILE, JONES.

Miſs CÉCILE.

BONJOUR, mon frère.

JONES.

Ah! te voilà, ma ſœur. Il me paroît que tu as bien dormi: tu as le teint d'une fraîcheur admirable.

Miſs CÉCILE.

Va conter tes fleurettes à quelques-unes de tes Maîtreſſes, ou plutôt garde-les pour la jeune perſonne qu'on te deſtine pour femme, & dont je viens te parler.

JONES.

N'eſt-ce pas la fille de Tompſon, le Boucher?

CÉCILE.

Oui, Miſs Charlotte elle-même.

JONES.

Il y a une si grande différence dans nos professions ; que je crains bien que nous ne sympathisions point ensemble.

CÉCILE.

Elle est mon amie; je t'assure qu'elle a un caractère excellent.

JONES.

Je ne me sens pas de goût pour elle.

CÉCILE.

L'amour viendra quand tu auras fait connoissance. Songes, d'ailleurs, que c'est nous allier d'une manière fort honorable.

JONES.

Elle est si maniérée, que je crains qu'elle ne me donne des vapeurs, le spasme, la consomption.

CÉCILE.

C'est une mauvaise défaite, & je devine tes raisons ; tu as le cœur pris pour une autre. Je crains bien que ce ne soit une fille intéressée ; car mon père te fournit de l'argent, je te donne tout ce que j'ai, & tu n'as jamais le sou. J'ajouterai encore à ces justes reproches, que tu travailles avec mon père le moins que tu peux ; & les nuits que tu lui fais faux-bon, tu ne rentres qu'à quatre ou cinq heures du matin. Les gens qui viennent te chercher sont faits comme des bandits ; je tremble toujours qu'ils ne t'engagent dans quelqu'affaire fâcheuse, qui compromettroit notre repos & notre honneur.

JONES.

Je ne vois que bonne compagnie : on se trompe à la mine de nos plus illustres Milords, quand ils courent

en chenille. J'aime le plaiſir, il eſt vrai; mais ce goût eſt de mon âge. Quand le feu des paſſions s'amortit, l'on prend une femme qui paie nos dettes, & ſe trouve encore trop heureuſe d'avoir les reſtes de nos affections.

CÉCILE.

Oui, beaucoup de jeunes gens de famille, quand ils ſe décident enfin pour le mariage, ont tout l'air de vieux barbons; & il ne faut pas s'étonner ſi tant de femmes hupées, après la cérémonie des noces, cherchent de vrais maris : c'eſt que réellement elles n'en ont point.

JONES.

Elles doivent être ſages & ménagères. Pour nous autres garçons, nous ne devons ſonger qu'à nous réjouir, ſur-tout quand nous avons des pères aſſez [illegible] travailler jour & nuit à nous amaſſer du bien.

CÉCILE.

Voilà une fort bonne morale.

JONES.

Aſſurément. Bon jour, ma petite ſœur; je vais me parer avec ſoin, pour aſſiſter à cette belle entrevue, où ma mère veut que je repréſente. Je crois que j'y ferai une ſotte figure : n'importe, il ne faut pas la courroucer.

CÉCILE.

Tu lui a promis d'y venir; ainſi ne manque pas à ta parole.

JONES.

Compte ſur moi . . . Une choſe m'embarraſſe; j'ai quelques dettes criardes à payer, qui m'empêchent même de paroître dans le voiſinage. Je n'ai point aſſez d'ar-

gent : ne pourrois-tu pas, toi qui es si bonne, me prêter une petite somme? Je te la rendrai fidélement après la noce.

CÉCILE.

Je n'ai que trois guinées : je veux bien te les prêter, mais à condition que tu me les rendras exactement.

JONES.

(*Il prend l'argent*). Je t'en donne ma parole. L'aimable petite sœur ! Adieu, ma bonne amie.

(*Il sort*).

CÉCILE *seule.*

Ces libertins-là ruineroient une maison des plus opulentes. Au reste, on est encore trop heureux, quand ils ne font pas d'actions capables de déshonorer une famille. Je redoute toujours les coteries que fréquente mon frère, & j'espère qu'une femme sensée pourra parvenir à le rendre plus sage. (*Elle sort*).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

WILLIAM, Miſtriſs SENTFORT, TOMPSON, Miſtriſs TOMPSON, Miſs CHARLOTTE, Miſs CÉCILE.

(Ils ſont tous aſſis en demi-cercle autour d'une table, & boivent du thé & de l'eau-de-vie.

Miſtriſs SENTFORT.

Je ſuis fort étonnée que mon fils ne ſoit point encore arrivé ; il témoigneroit beaucoup plus d'empreſſement, s'il avoit le bonheur de connoître davantage la jeune Miſs qui lui eſt deſtinée.

Miſtriſs TOMPSON.

Peut-être que votre fils reſſemble à la plupart des jeunes gens, qui n'aiment guères à ſe ſoumettre au joug du mariage.

TOMPSON.

Ils obéiſſent enfin ; & une épouſe aimable leur fait bientôt oublier tous les objets qui les entraînoient vers la diſſipation. J'en puis juger par mon expérience : quoique je fuſſe un égrillard, Miſtriſs Tompſon ſut me fixer dans ſa boutique.

WILLIAM.

Miſs Charlotte aura le même pouvoir ſur le cœur

de mon fils, auquel j'ai tâché de donner de bons exemples & une bonne éducation, afin qu'il se distinguât dans mon pénible métier, & remplît un jour ma place avec honneur.

Miſs CHARLOTTE.

Je ne vous cacherai pas, Monſieur William, que j'avois quelques répugnances pour votre profeſſion ; mais l'eſtime dont vous jouiſſez, m'a fait ſurmonter un dégoût qui m'a paru ridicule.

Miſs CÉCILE.

Je conviens que la profeſſion de mon père n'eſt pas ſéduiſante ; mais ſi l'on juge du mérite des choſes par leur utilité, il faut convenir auſſi qu'il eſt peu d'états plus néceſſaires que le ſien dans la ſociété, & qui exigent plus de courage : peu de gens ont l'âme aſſez forte pour le ſoutenir. Un Citoyen n'eſt-il pas généreux quand, pour le bien commun, il fait ce que les autres ne voudroient ni ne pourroient faire ? Mais on ne s'attache qu'à ce qui brille, & l'on mépriſe ce qui produit un bien ſans éclat.

TOMPSON,

Heureuſement le bénéfice dédommage des préjugés auxquels on eſt en bute ; &, dans le ſiècle où nous ſommes, l'argent conſole de tout : il n'eſt ni laideur ni aviliſſement qui empêchent de trouver un parti, quand le ſon des écus teinte aux oreilles.

WILLIAM.

Tandis que nous en ſommes ſur le rang que nous tenons dans la ſociété, s'il faut vous parler vrai, votre métier, mon cher Tompſon, n'eſt guères plus agréable ni plus eſtimé que le mien. Vous êtes toujours environné de ſang & de carnage, & ſouvent vous n'êtes pas non-plus en trop bonne odeur.

Miſtriſs TOMPSON.

Ah, Monſieur William, quelle comparaiſon ! Nous nous employons pour nourrir les Citoyens.

WILLIAM.

Eh bien, mon état eſt une ſuite néceſſaire du vôtre.

TOMPSON.

Laiſſons cela ; parlons plutôt du ſolide établiſſement que vous prétendez faire à l'unique héritier de vos travaux.

WILLIAM.

L'argent n'eſt pas la ſeule choſe deſirable que je donne à mon fils en mariage : ma profeſſion n'eſt point attrayante, j'en conviens ; mais c'eſt un état libre, je l'ai toujours exercé avec honneur, & perſonne ne m'arracheroit un ſeul cheveu de la tête.

Miſtriſs TOMPSON.

Nous en ſommes perſuadés . . . Mais venons au fait : combien donnez-vous à votre fils ?

WILLIAM,

Mon fils eſt un grand garçon, bien fait, robuſte, qui ſait l'arithmétique, & qui eſt très-habile dans mon art.

TOMPSON.

Tenez, l'ami William, les pères, quand ils marient leurs enfans, croient toujours que leurs pièces d'une couronne valent une guinée, & que celles des autres valent à peine un ſcheling. Si votre fils eſt grand & bien bâti, ma fille eſt auſſi fort gentille, & ſera bonne ménagère : ainſi traitons ſans égard pour les qualités perſonnelles.

WILLIAM.

Volontiers. Eh bien, je donne à mon fils trois-cents livres ſterlings, & je lui aſſure mon fonds, dont il lui ſera facile de tirer le plus grand parti.

Miſtriſs TOMPSON.

On m'avoit dit qu'il auroit quatre-cents livres ſterlings. Il faut faire un petit effort en faveur du préjugé que vous avez contre vous, l'ami William Sentfort.

WILLIAM.

Combien donnez-vous donc à votre fille?

TOMPSON.

Moi? Deux-cents livres ſterlings, & un petit trouſſeau des mieux conditionnés.

WILLIAM.

Ce n'eſt point aſſez, il faut aller juſqu'à trois-cents guinées.

TOMPSON.

J'y conſens, en votre conſidération; mais à condition pourtant que, de votre côté, vous irez juſqu'aux quatre-cents.

WILLIAM.

Il faut bien faire un effort. Allons, touchez-là. Nous boirons, en dînant, le vin du marché. (*Aux Dames Tompſon*). Vous y conſentez, Miſtriſs?

Miſtriſs TOMPSON.

Avec beaucoup de plaiſir.

WILLIAM.

Je vais, de ce pas, chez Monſieur Trafiquet, mon Notaire; il a ma pratique, j'ai la ſienne: nos conventions ſeront bientôt rédigées. (*Il ſort*).

Miſtriſs SENTFORT.

Je ne conçois pas ce qui peut arrêter mon fils : ce ſont ſans doute les apprêts d'une entrevue où il veut paroître avec diſtinction... Mais le voilà . . . Comme il eſt fait ! . . . Je n'en reviens pas.

SCENE II.

Miſtriſs TOMPSON & SENTFORT, Miſs TOMPSON & SENTFORT, TOMPSON, JONES, *ſa veſte déboutonnée & déchirée, & ſes cheveux en déſordre.*

JONES.

EXCUSEZ-MOI, Meſdames; il ne m'a point été poſſible de me tirer des embarras qui me pourſuivent depuis quatre heures.

Miſtriſs SENTFORT.

Il faut qu'ils aient été grands ; car vous vous préſentez dans un bel équipage !

JONES.

Pardonnez cet air de déſordre à mon empreſſement ; & à l'aventure qui vient de m'arriver.

Miſtriſs SENTFORT.

Elle eſt donc bien extraordinaire ?

JONES.

Je me hâtois de venir m'habiller, & de me mettre en état de faire décemment ma cour à cette charmante Miſs, lorſqu'auprès d'ici, j'ai entendu un tumulte épou-

vantable, & des cris à faire peur ; je me ſuis auſſi-tôt avancé, en fendant la preſſe, & j'ai vu un de mes meilleurs amis, le plus honnête homme du monde, aux priſes avec la plus vile canaille, qui le traitoit de Juif, de Banqueroutier ; à cet aſpect, mon ſang s'eſt allumé, je me ſuis élancé dans la bagarre ; j'ai frappé à droite, à gauche ; les coups de poings, les gourmades voloient de tous côtés ; jamais bélier n'a donné de ſi furieux coups de tête ; vingt fois on m'a renverſé dans la boue : mais enfin, par ma valeur, j'ai ſauvé mon ami des mains de la populace, & l'ai ramené en triomphe dans le ſein de ſa famille ; tandis que nos ennemis avoient un œil poché, une joue meurtrie, ou la moitié des dents caſſées.

Miſtriſs TOMPSON.

Voilà, certainement, une belle action, qui mérite bien qu'on vous pardonne un retardement, dont nous appréhendions d'avoir à nous plaindre, comme d'une négligence.

JONES, *à Miſs Charlotte.*

Sans des raiſons auſſi fortes, j'aurois même devancé votre arrivée ici, Miſs Charlotte : ma famille veut que je vous ſacrifie ma liberté ; je n'aurai pas de peine à lui obéir.

Miſs CHARLOTTE.

Mais vous ne ſerez point mon eſclave ; l'amitié ſeule doit nous réunir l'un à l'autre.

JONES.

Vous avez raiſon, Miſs, je n'y penſois pas.

Miſtriſs SENTFORT.

Allons, allons, tout eſt convenu. Ne ſongeons qu'à

nous divertir & à conclure. On dreſſe actuellement le contrat.

JONES, *d'un air troublé.*

Quoi, ma mère, déjà !

Miſs CHARLOTTE.

En êtes-vous fâché, Monſieur ?

JONES, *ſe remettant un peu.*

Non, Miſs, je ne m'attendois pas ſeulement que mon bonheur fût ſi prochain.

Miſtriſs SENTFORT.

Mon fils, on ne ſauroit trop ſe preſſer pour terminer les bonnes affaires.

Miſtriſs TOMPSON.

En attendant l'heure du dîner, allons faire un tour dans le Parc Saint-James.

TOMPSON.

C'eſt bien dit : partons.

Miſtriſs SENTFORT.

Mais pouvons-nous aller décemment, ſans être ſuivie chacune de notre ſervante ?

Miſtriſs TOMPSON.

Vous avez raiſon ; nous riſquerions d'être confondues avec les femmes du peuple.

Miſs CÉCILE.

Eh bien, comme Miſs Charlotte & moi nous ſerons avec vous, nous vous tiendrons lieu de ſervantes.

Miſs CHARLOTTE.

C'eſt bien penſé !

TOMPSON, *à ſa femme & à ſa fille.*

Quel diable de cérémonie ! Eſt-ce que vous êtes folles ?

JONES, *aux Dames.*

Dans l'état où je ſuis, je ne puis vous conduire à la promenade: j'en ſuis fâché, Meſdames.

Miſtriſs SENTFORT, *à ſon fils.*

Nous vous diſpenſons de venir; ſongez ſeulement à mieux vous équiper.

Miſtriſs TOMPSON.

Mais nos ſervantes . . . ſortir ſans elles . . .

TOMPSON, *prenant ſa femme & Miſtriſs Sentfort ſous le bras, & les entraînant hors de la Scène.*

Je vais vous apprendre à vous en paſſer.

Miſs CÉCILE & CHARLOTTE, *les ſuivant en éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! elles apprendront auſſi à courir. Ah! ah! ah!

SCENE III.

JONES *ſeul.*

Comme ils ont eu la bonhommie d'ajouter foi à mon combat généreux! (*Il rit*). Ah! ah! ah! . . . Ce coquin-là, me chercher toujours querelle, quand il eſt ivre . . . Quelle grêle de coups de poings, & comme il vous lance ſa tête dans l'eſtomac! Je ne veux plus aller dans ſa maudite taverne . . . Ouf! je ſuis moulu de coups ... voilà des avant-coureurs de noces aſſez déſagréables . . . A propos de mariage, je me ſuis furieuſement avancé; je ne ſais pas trop comment je

pourrai me dédire. Si je me marie, Miſs Arlowe ne me le pardonnera jamais ; je ſerai réduit à ne plus la voir . . . . . Cette idée ſeule me déſole . . . D'un autre côté, la terrible Carlidge m'étourdira par ſes cris & ſes clameurs : animée par l'intérêt qu'elle prend à ſa fille, c'eſt une furie qu'il n'eſt pas aiſé d'adoucir..... Après une entrevue & des conventions arrêtées, ſi je renonce à l'alliance convenue, je dois m'attendre aux dernières extrémités de la part de mon père, de ma prétendue & de ſa famille, qui deviendront de nouvelles harpies pour me tourmenter : je ſerai renfermé, peut-être même déshérité . . . Ma parole eſt engagée, & la future eſt gentille . . . Mais je n'en ſuis pas amoureux, & l'image d'un autre objet viendra me pourſuivre juſques dans les bras de ma femme . . . Je me perds dans mes réflexions . . . Non, je ne ſaurois abandonner ma Miſs Arlowe ; je la préfère à toutes les fortunes que l'on m'offre ; elle eſt mon âme, ma divinité... Que dis-je ! je m'expoſe à me la voir enlevée pour toujours : car on attenteroit à ma liberté, ce bien ſi cher, digne partage d'un Anglois . . . qui ſait le conſerver . . . Ma foi, je vais courir le monde, & amener avec moi ma chère Maîtreſſe... Je ſuis ſans un ſou... Me voilà bien embarraſſé ; je n'ai qu'à mettre la main ſur le magot de mon père ; j'ai remarqué que la ſerrure de ſon coffre ne tient preſque point : cela ſuffit . . . A merveille ! je paſſerai dans nos Colonies, ou dans le pays étranger. Je m'y enrichirai par mon induſtrie ; au bout de dix ans, je reviendrai, couſu de guinées comme un Milord, & tout ſera oublié ; ma future actuelle aura trouvé un autre parti ; tous mes gens ſeront morts, & perſonne n'aura plus rien à me dire . . . Oui, voilà ce que j'ai de mieux à faire ; voler mon père, &

sauver avec la petite Arlowe... pourvu, toutefois, que l'aimable créature consente à me suivre... Je n'ôse me flatter d'obtenir d'elle cette marque d'amour... Je crois l'appercevoir.

SCENE IV.

Miss ARLOWE, JONES, RICHELING, *en uniforme de soldat de la Marine, son chapeau enfoncé sur les yeux, une longue épée qui traîne presque jusqu'à terre, & ayant enfin tout l'air d'un coupe-jarret.*

JONES, *courant au-devant de Miss Arlowe.*

Est-ce bien toi, ma chère amie? Par quelle heureuse aventure es-tu parvenue jusques-ici?

Miss ARLOWE.

Ah! mon cher Jônes, nous avons un étrange événement à te conter. Tu me vois encore tremblante, & pénétrée de rage & de douleur.

JONES.

Que t'est-il donc arrivé?

RICHELING.

Ecoute. Tu me vois aussi saisi d'indignation; & tu partageras notre juste fureur.

Miss ARLOWE.

Tu connois cet indigne Hermann?

JONES.

Oui, je me propose de lui couper les oreilles.

Miſs ARLOWE.

Apprends que le miſérable eſt venu chez moi en jurant d'une manière épouvantable. Il dit que tu lui as fait une inſulte, & il menace de t'exterminer. J'ai voulu vainement le rendre plus calme; il n'a paru ſe radoucir, que pour ſe jeter à mes genoux, les yeux tout en feu, & me proteſter qu'il ne t'épargneroit qu'à condition que je conſentirois à te chaſſer de chez moi. J'ai réſiſté à toutes ſes prières, qu'il renouvelloit, en prenant tantôt un air attendri, tantôt en frappant du pied, & en faiſant retentir ma chambre de ſes imprécations. Enfin, me trouvant inſenſible à ſes careſſes & à ſes menaces, il alloit peut-être outrager ma vertu, lorſque mes cris ont fait accourir Monſieur Richeling, qui, heureuſement, venoit en ce moment pour me voir.

RICHELING.

Dans le bouillonnement de ma colère, je vous aurois vengés ſur le champ l'un & l'autre; mais j'ai craint de faire chez Miſs un dangereux éclat, dont les ſuites auroient pu nous devenir funeſtes à tous: il eſt bon quelquefois de ſavoir ſe poſſéder . . . d'ailleurs, le drôle eſt vigoureux.

JONES.

Ah, le monſtre! inſulter ma Maîtreſſe! s'en prendre à ce que j'ai de plus cher au monde! Je punirai ſon inſolence, ou il aura ma vie.

Miſs ARLOWE.

Il dit qu'il ſait aſſez de choſes de toi, pour te faire pendre.

JONES.

Il eſt de ſon intérêt de garder le ſilence . . . Mais je l'empêcherai bien de jâſer.

RICHELING.

Tu n'auras qu'à bien prendre ton tems, & profiter enſuite de ton avantage : ce coquin-là doit être attaqué avec précaution. Parce qu'il eſt robuſte à la luthe, & parce qu'il excelle dans l'art de l'eſcrime, il a l'inſolence d'inſulter juſqu'à ſes meilleurs amis ; il vole même avec audace, toutes les fois qu'il ſe croit le plus fort. Il n'y a que huit jours que je m'aſſociai avec lui dans une partie de jeu, contre des François nouvellement débarqués à Londres ; c'étoit de l'argent ſûr, car ils étoient tout neufs ; cependant s'il eût perdu, je l'aurois rembourſé de moitié : il gagna dix-huit guinées, & il ne voulut jamais m'admettre à la participation du gain. Il falloit ſe couper la gorge ; j'aimai mieux céder, que de faire peut-être un mauvais coup.

JONES.

J'irois, dès cet inſtant, le chercher ; mais je ſuis retenu par une affaire importante.

Miſs ARLOWE.

Nous venions cependant pour t'amener avec nous.

JONES.

Je ne puis ſortir que ce ſoir, à cauſe de certains embarras.

Miſs ARLOWE.

De quoi s'agit-il donc ?

JONES.

Je n'oſe te le dire.

RICHELING.

Dois-tu avoir quelque choſe de caché pour nous ?

JONES.

Non ; mais je...

Miſs ARLOWE.

Parle, ou je me fâche.

JONES.

Tu le veux abſolument ?

Miſs ARLOWE.

Oui, oui, te dis-je.

JONES.

Eh bien, apprends qu'on s'occupe ici de mon mariage ; j'ai déjà vu la future, &...

Miſs ARLOWE.

Quoi, perfide ! tu veux donc ſérieuſement te marier, & me quitter pour toujours ?

JONES.

La néceſſité cruelle m'en fait une loi ; je n'ai plus au monde d'autre reſſource . . . Il y auroit cependant un moyen de ne jamais nous ſéparer. Veux-tu que je paſſe dans le pays étranger ? Es-tu dans le deſſein de m'y ſuivre ?

Miſs ARLOWE.

J'y conſentirois volontiers ; mais tu n'as point d'argent, & ta profeſſion eſt très-peu lucrative, quand on n'eſt point aſſez riche pour ſe faire Maître.

JONES.

Ecoute ; j'emporterai d'ici le plus d'argent qu'il me ſera poſſible.

RICHELING.

Excellent projet !

Miſs ARLOWE.

Et quand tu auras dépenſé tout ce que tu auras pris, que deviendrons-nous ?

JONES.

Ma foi, je n'en ſais rien... Tu conçois donc que je ſuis forcé de conſentir à mon mariage? Si je m'obſtine à reſter garçon, une dure captivité ſera mon lot dans quelqu'Hôpital: ainſi je ne puis te conſerver mon cœur, qu'en engageant en apparence ma liberté à une autre.

Miſs. ARLOWE.

Il faut donc que j'y conſente. Mais ſi l'amour doit être le prix de la fidélité, tu n'aimeras jamais ta femme autant que moi.

JONES.

Non, & je t'en donnerai journellement des preuves; l'abondance dont je te ferai jouïr, t'aſſurera de ma tendreſſe... Il eſt près de trois heures (1); je vous conſeille d'aller faire un tour au Parc; lorſque je ſerai habillé, je tâcherai d'aller vous y joindre, pour un moment.

Miſs ARLOWE.

Nous ſerons dans la grande allée.

JONES.

Ah! ſi j'y rencontre l'infame Hermann, dans la rage & le déſeſpoir qui m'animent, je l'étrangle à vos yeux.

RICHELING.

Je te ſeconderois de bon cœur.

JONES.

Je crois appercevoir mon pere: allez vîte m'attendre où nous ſommes convenus.

---

(1) Tous les Anglois, du moins les habitans de Londres, ne dînent qu'à quatre heures.

Miſs ARLOWE.

Au revoir, mon cher Jônes : ſonges que loin de toi je compte tous les inſtans.

RICHELING.

Sur-tout, ne nous fais point croquer le marmot. (*Il ſort en baiſant pluſieurs fois la main de Miſs Arlowe, qui a l'air de s'y prêter avec complaiſance ; & Jônes ne s'apperçoit point de ce manége*).

JONES *ſeul.*

Puiſque le Diable me contraint à me marier, tâchons de tirer de mon père une bonne ſomme : il eſt dur & ſévère ; mais dans le fond, c'eſt un bon homme, dont on fait tout ce que l'on veut.

SCENE V.

WILLIAM, JONES.

WILLIAM.

TON contrat de mariage eſt dreſſé ; nous avons tout mis en règle. Mais pourquoi n'es-tu pas rentré plutôt ? Je t'aurois préſenté à ta future.

JONES.

Je viens de la voir ; & toutes ces Dames ſont à la promenade, où je n'ai pu les accompagner.

WILLIAM.

N'eſt-ce pas qu'elle eſt charmante ? Si tu es ſage, tu ſeras l'homme du monde le plus heureux. Avec du bien, des eſpérances, & une jolie femme, ſi tu n'es

pas content, ce sera ta faute : bien d'honnêtes gens, qui étalent leur boutique en plein jour, ne sont point, à beaucoup près, aussi fortunés.

JONES, *après avoir réparé de son mieux le désordre de sa parure.*

Il me reste à vous remercier, mon père, des peines que vous voulez bien prendre pour moi.

WILLIAM.

Mais quoi ! tu me parois sombre, rêveur, & je te trouve l'air embarrassé ?

JONES.

C'est que l'approche du mariage étonne toujours ; on fait des réflexions, & l'avenir cause des inquiétudes.

WILLIAM.

Tu as donc réfléchi ? C'est du fruit nouveau.

JONES.

Oui, mon père, j'ai beaucoup réfléchi, & je vous avoue que je ne suis pas sans quelques petits scrupules.

WILLIAM.

Des scrupules ! En voici bien d'une autre. Que veux-tu dire ? explique-toi ?

JONES.

Vous êtes si bon, mon père, que je crois pouvoir vous confier que j'ai contracté des dettes pressantes : je voudrois les acquitter avant mon mariage ; je me ferois conscience de tromper mon beau-père & ma femme.

WILLIAM.

Tu as raison ; j'approuve de pareils sentimens. Fais-moi un état de tes dettes ; tu me le remettras après-demain, & je te promets qu'avant la fin de la semaine

ce que tu dois ſera payé, ſi cela n'eſt pas trop conſidérable.

JONES.

Il ſeroit plus honnête que je payaſſe moi-même : de plus, dans le nombre de mes dettes, il y en a de criardes, de très-urgentes : on trouve des créanciers de ſi mauvaiſe humeur!... Je tremble à chaque inſtant qu'on ne me faſſe un affront la veille de mes noces.

WILLIAM.

On peut attendre deux jours... Mais pour t'ôter ce ſujet d'inquiétude, nomme-moi ceux qui ſont les plus difficiles ; dès demain je les tranquilliſe, en leur écrivant.

JONES.

Il eſt à propos que je termine moi-même ; je ſais mieux qu'un autre les réductions qu'il eſt poſſible d'exiger ; j'y gagnerois quelque choſe, ſi vous vouliez me remettre tout-à-l'heure l'argent néceſſaire pour ſolder avec mes créanciers.

WILLIAM.

Comment, de l'économie! cela me fait plaiſir. Viens demain matin dans ma chambre, nous nous expliquerons enſemble.

JONES.

Songez que le moindre retardement peut m'être funeſte, & m'empêche de me livrer à la joie.

WILLIAM.

Tu es trop preſſé, laiſſe-moi tranquille, & n'en parlons plus. Songes ſeulement qu'il faut à préſent changer totalement ton genre de vie, & devenir un homme tout nouveau.

JONES.

C'eſt bien mon deſſein ; je me flatte que vous n'aurez jamais ſujet de regretter vos bontés. (*A part*). Je n'en tirerai rien aujourd'hui ; mais ce ſera pour une autre fois.

WILLIAM.

Il eſt temps que j'aie lieu d'être content de toi. Je me flattois que tu ſerois l'appui de ma vieilleſſe ; mais comment as-tu répondu juſqu'à préſent aux ſoins que tu m'as coûtés ? Tes paſſions t'ont entraîné dans le déſordre ; tu aurois été ſage, ſi tu avois toujours écouté mes remontrances. Au reſte, je n'ai ſu de toi que des folies de jeuneſſe ; je m'en ſuis moins indigné, parce que j'ai penſé qu'elles n'auroient qu'un tems.

JONES.

Je ſens tous mes torts, & je veux les réparer. (*A part*). C'eſt le moyen d'en faire tout ce que je voudrai.

WILLIAM.

Une femme douce & raiſonnable va faire le bonheur de ta vie : que l'inconſtance ne te rende jamais injuſte à ſon égard. Après avoir acquis le titre d'époux, ſi tu avois des Maîtreſſes, & te permettois de fréquenter les libertins, le mariage ne ſerviroit alors qu'à te rendre malheureux.

JONES.

O mon père ! vos bontés & vos leçons me touchent infiniment. (*A part*). Je ſais le prendre.

WILLIAM.

Si tu es capable de remords, je commence une nouvelle vie, ô mon fils, mon cher Jônes ! Que la vertu reprenne pour jamais ſes droits ſur ton cœur ; goûte la

douceur de ne te livrer qu'à des plaisirs légitimes. Un naturel trop facile t'a lié avec de jeunes libertins; fuis-les pour toujours avec le plus grand soin: ces mauvaises sociétés corrompent les mœurs, nous apprennent souvent à ne point rougir du crime, nous rendent fourbes, hypocrites & méchans. Sois un bon mari, tu seras bon père, bon citoyen; tu seras véritablement heureux. Eprouve qu'il n'est de bonheur réel que dans le calme de l'âme, bonheur dont on ne jouït qu'au sein de sa famille.

JONES.

Ne craignez point, ô mon père! de vous rendre garant du desir que j'ai de voir ma femme heureuse. (*A part*). Il est capable de me croire.

WILLIAM.

J'accepte ta promesse; si tu la remplis, je mourrai content ... Nos gens vont bientôt revenir de la promenade. (*Il regarde sa montre*). Il est près de quatre heures; va te mettre en état de te présenter avec décence, & cherche, par toutes sortes de moyens, à leur inspirer une idée avantageuse de ta personne.

JONES.

Je cours expédier ma toilette, pour vous rejoindre au plutôt. (*A part*). J'irai cependant faire un tour dans le Parc. (*Il embrasse son père, & dit à part, en s'en allant*): le bon père, & le bon-homme!

SCENE VI.

WILLIAM *seul.*

AVEUGLES que nous sommes ! nous desirons d'avoir des enfans : c'est nous dévouer à des inquiétudes plus cruelles que la mort. Avons-nous un fils foible, délicat, tout nous alarme ; nous craignons à chaque instant de le perdre : est-il fort & robuste, la violence du tempérament lui fait franchir les bornes de la modération ; les femmes le captivent, la mauvaise compagnie le séduit, son inexpérience l'égare ; & des parens sensibles ont toujours à trembler pour son honneur, pour sa santé ou sa vie. Mon fils, malgré mes efforts, a mené une vie répréhensible, sans tomber dans les derniers excès du libertinage. Actuellement il devient plus raisonnable : voilà l'unique fois qu'il m'a permis de goûter la douceur d'être père.

SCENE VII.

Mistris TOMPSON, Miss CHARLOTTE, WILLIAM.

Mistris TOMPSON.

NOUS avons trouvé un monde prodigieux dans le Parc Saint-James ; c'étoit une véritable cohue. Nous avons perdu dans la foule Monsieur Tompson.

WILLIAM.

Il saura bien vous rejoindre ici, & n'oubliera pas la promesse qu'il m'a faite d'y dîner en famille.

Miſs CHARLOTTE.

Nous y comptons... Je ne ſais ſi ma mère eſt fatiguée; pour moi j'ai peine à me ſoutenir. On achète bien cher l'inſipide plaiſir de la promenade!

Miſtriſs TOMPSON.

Oui, l'on veut voir du monde, & ſe montrer à ſon tour, quelque déſagrément que l'on éprouve.

WILLIAM.

Mon fils ne vous a point accompagnées, Meſdames; mais il ſe diſpoſe à venir faire ſa cour à ſa future. Je vous avoûrai, maintenant, qu'il n'étoit que trop diſſipé; je lui ai fait quelques remontrances, & je l'ai trouvé dans les meilleures diſpoſitions.

Miſtriſs TOMPSON.

Pour peu qu'une femme le veuille, elle conduit un homme à ſon gré; elle ſait avec patience ſupporter ces momens d'humeur, qu'un caractère opiniâtre convertiroit en ſcènes ſcandaleuſes; elle eſt attentive à prévenir ou à détourner les querelles, ramène un époux inconſtant ou emporté, & réuſſit toujours quand elle ſait à propos faire parler ſa douceur & ſes larmes. Voilà quels ſont les principes dans leſquels j'ai eu ſoin d'élever ma fille.

WILLIAM.

Je ne doute pas qu'elle n'en faſſe uſage, & qu'un bonheur continuel ne ſoit la récompenſe de ſon mérite... Mais qu'avez-vous donc fait de ma femme & de ma fille?

Miſs CHARLOTTE.

Elles nous ont quittées pour aller préparer le dîner.

WILLIAM.

Je vais voir si je peux leur être utile à quelque chose. Dans un instant vous pourrez passer là-dedans. Mille pardons si je vous laisse ; mais nous devons commencer à vivre sans façon. (*Il sort*).

SCENE VIII.

Mistriss TOMPSON, Miss CHARLOTTE.

Mistriss TOMPSON.

Ce William, pour un homme de son état, ne manque ni d'éducation, ni de politesse.

Miss CHARLOTTE.

Il paroît un fort honnête homme ; malheureusement le préjugé ne parle pas en faveur des gens de son espèce ; ce sont des oiseaux de nuit, qu'on ne voit qu'avec une certaine répugnance pendant le jour.

Mistriss TOMPSON.

Tu t'accoutumeras peu-à-peu à les voir ; & l'abondance dans ta maison te fera surmonter des degoûts, qui sont plus dans l'imagination que dans la réalité. Mais comment as-tu trouvé le fils ?

Miss CHARLOTTE.

Il n'a point un certain air de franchise que je desirerois dans mon mari ; il jetoit sur moi des regards embarrassés.

Mistriss TOMPSON.

Un amant, à la première entrevue, a toujours le

maintien timide & décontenancé, ainſi que la jeune perſonne qui doit être ſa femme. Tu jugeras mieux ce ſoir de ton futur, attendu qu'il ſera moins gêné avec toi.

Miſs CHARLOTTE.

J'ai un ſentiment intérieur qui ne me raſſure point ſur ſon compte.

Miſtriſs TOMPSON.

Bannis ces terreurs enfantines : ce garçon-là aura un jour plus de mille livres ſterlings.

Miſs CHARLOTTE.

L'argent ne rend pas toujours les mariages heureux. Différons encore quelque temps de conclure : nous profiterons de ce délai, pour mieux connoître l'homme qui m'eſt deſtiné.

Miſtriſs TOMPSON.

Bon! veux-tu nous renvoyer à l'année prochaine? Tout eſt d'accord; les dots ſont ſur le point d'être comptées. Saiſis de bonne grace la fortune qui ſe préſente. Viens, on nous attend là-dedans; allons rejoindre toute la famille. Tu t'appercevras en dînant qu'on peut manger des choſes ragoûtantes chez ton beau-père, & tu verras dans peu de jours que ſon argent ne ſent pas mauvais.

Miſtriſs CHARLOTTE.

Allons, je vous ſacrifierai toutes mes répugnances : une fille honnête doit s'empreſſer d'obéïr à ſa mère. (*Elles ſortent*).

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

WILLIAM, Miſtriſs SENTFORT.

Miſtriſs SENTFORT.

NON, il n'eſt point encore rentré.

WILLIAM.

Il eſt plus de ſix heures.

Miſtriſs SENTFORT.

Comment ſe peut-il qu'après les promeſſes qu'il nous avoit faites, il ait manqué à un dîner qui devoit décider du bonheur de ſa vie!

WILLIAM.

Ce qui me confond encore, c'eſt que le voiſin Tompſon nous ait auſſi manqué de parole.

Miſtriſs SENTFORT.

Sa femme & ſa fille ſe ſont retirées de bonne-heure, auſſi piquées contre notre fils, que remplies d'inquiétude.

WILLIAM.

Je ne ſais que penſer de l'abſence de Tompſon, & ſur-tout de celle de Jônes.

Miſtriſs SENTFORT.

Les idées les plus triſtes me paſſent par la tête.

WILLIAM.

Je vous ai toujours dit qu'il étoit libertin; vous n'avez jamais voulu me croire, & vous m'avez souvent empêché de le corriger. Ne vous en prenez donc qu'à vous s'il se débauche de plus-en-plus, & s'il nous cause actuellement du chagrin.

Mistriss SENTFORT.

Ne me faites point de reproches; Jônes est étourdi, mais, au fond, il a un bon naturel. Je crains qu'il n'ait été entraîné par quelque libertin de sa connoissance, qui, abusant de sa facilité, l'aura engagé dans une querelle où peut-être il a perdu la vie.

WILLIAM.

Je frémis; à chaque instant on peut nous annoncer une funeste catastrophe : je vous proteste que s'il n'a pas eu des raisons indispensables pour s'absenter aujourd'hui : je ne négligerai ni sollicitations, ni dépenses, pour le faire mettre entre quatre murailles.

Mistriss SENTFORT.

Ne précipitez rien; s'il a été retenu malgré lui, nous n'aurons rien à lui dire.

WILLIAM.

Je présume que ses indignes connoissances l'ont dégoûté du mariage; & pour mieux l'en distraire, ils l'auront entraîné dans une partie de débauche. Peut-être se sont-ils querellés, battus; la tranquillité publique, trop violemment troublée, aura forcé la Justice de les faire arrêter : si ma conjecture est vraie, je vous promets que je le laisserai faire pénitence dans la prison.

Mistriss

Miſtriſs SENTFORT.

Ne le condamnons point ſans l'entendre.... Je ne puis reſter plus long-tems ici ; je vais le chercher partout ; je m'en informerai de tous côtés, &, ſi j'en apprends des nouvelles, je viendrai promptement vous tranquilliſer. (*Elle ſort*).

SCENE II.

WILLIAM *ſeul.*

J'AUROIS dû mettre plutôt un frein à ſes déportemens, quoiqu'ils m'aient paru ſans conſéquence ; mais la tendreſſe m'aveugloit quelquefois. Nous chériſſons nos enfans ſans attendre qu'ils le méritent ; leurs vices ne font qu'affliger notre amour, ſans le rebuter ; & la Nature, qui nous ſéduit en leur faveur, nous empêche de les voir tels qu'ils paroiſſent aux autres. Malgré les chagrins que me cauſe mon fils, il ne peut m'être un objet odieux : en déteſtant ſes vices, je ſens que je ſuis ſon père.

SCENE III.

Miſs ARLOWE, WILLIAM.

Miſs ARLOWE.

ETES-VOUS William Sentfort ?

WILLIAM.

C'eſt moi-même.

Miſs ARLOWE.

J'ai à vous parler en ſecret.

WILLIAM.

Nous ſommes ſeuls; vous pouvez parler hardiment.

Miſs ARLOWE.

Je ſuis déſeſpérée de la peine que je vais vous faire, en vous apprenant l'accident le plus funeſte.

WILLIAM.

Mon fils ſeroit-il mort?

Miſs ARLOWE.

Non, Monſieur William; mais il eſt bien dans l'embarras.

WILLIAM.

Hâtez-vous de m'apprendre quelle eſt ſa ſituation.

Miſs ARLOWE.

Il s'étoit lié avec un coquin nommé Hermann, qui, par jalouſie, eſt venu chez moi m'en dire beaucoup de mal, & prétendoit me contraindre à ne jamais le revoir. Outré de ma réſiſtance à ſes projets, il eſt ſorti furieux, en me menaçant d'arracher la vie à ſon heureux rival. J'en ai prévenu votre fils, qui voulant aujourd'hui me parler un moment dans le Parc Saint-James, avant l'heure du dîner, s'eſt muni d'une épée, dans la crainte d'y rencontrer ſon ennemi. Ils ſe ſont joints, en effet; après quelques injures mutuelles, comme Hermann portoit auſſi des armes, ils ſe ſont battus, malgré mes efforts & mes cris: Hermann eſt tombé par terre, percé de deux coups mortels; votre fils a pris auſſi-tôt la fuite: confondue dans la foule, j'ai vu expirer ſon indigne agreſſeur. Mais on le croit aſſaſſiné, & l'on ne tardera

pas à poursuivre celui qui ne l'a tué que par une défense légitime. Il est absolument nécessaire que votre fils s'éloigne de Londres dès cette nuit.

WILLIAM.

S'est-il battu en galant homme ?

Miss ARLOWE.

Oui, il a montré beaucoup de bravoure.

WILLIAM.

Je suis au désespoir qu'il ait eu le malheur de tuer un homme, même en défendant sa propre vie.

Miss ARLOWE.

Vouliez-vous qu'il se laissât percer ?

WILLIAM.

Non, j'aurois voulu qu'il eût pris la fuite, plutôt que de s'exposer à verser le sang de son semblable.

Miss ARLOWE.

Moi, je m'intéresse davantage à son honneur.

WILLIAM.

Oserai-je, Miss, vous demander qui vous êtes, & comment vous avez connu mon fils ?

Miss ARLOWE.

J'ai fait sa connoissance, parce qu'il donnoit de l'ouvrage à ma mère, qui travailloit en linge, ainsi que moi : il m'aime honnêtement, & je lui rends la pareille.

WILLIAM.

Il ne doit plus songer qu'à sa sûreté... Mais qu'est-il devenu ?

Miss ARLOWE.

Il s'est d'abord refugié chez moi ; & pour qu'il soit

encore plus à couvert de toutes poursuites, je l'ai conduit dans une maison voisine, chez des gens charmés de rendre service, où il est impossible de le déterrer.

WILLIAM.

Je vous rends mille graces, obligeante Miss, de l'asile qu'il doit à vos soins. Son combat est une affaire d'honneur : ainsi, je me flatte que nous trouverons la Justice favorable, après que les premières clameurs se seront dissipées.

Miss ARLOWE.

Sans doute. Il m'envoie auprès de vous, Monsieur William, pour que vous me remettiez une centaine de livres sterlings, qui le conduiront dans le pays étranger, & lui faciliteront le moyen d'y vivre.

WILLIAM.

Cela est juste, son départ est nécessaire ; mais il faut que je le voie avant qu'il nous quitte. Je me rendrai secrettement chez vous ; de-là vous me conduirez, à la faveur de la nuit, dans la retraite que vous lui avez choisie.

Miss ARLOWE.

Mais son état actuel exige de prompts secours, & vous pourriez toujours me confier quelqu'à-compte, qui lui annonceroit des bontés plus considérables.

WILLIAM.

Non, je lui remettrai moi-même tout ce qu'il me demande : deux ou trois heures d'attente seront bientôt passées. Nous concerterons ensemble l'usage qu'il pourra faire de mes dons, & la route qu'il prendra pour dépayser ceux qui voudroient le poursuivre.

Miſs ARLOWE.

Eſt-ce que vous vous défiez de moi ? Ce ſeroit me faire injure.

WILLIAM.

Quel ſoupçon formez-vous, Miſs !

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, Miſtriſs SENTFORT.

Miſtriſs SENTFORT.

AH ! je ſuis toute eſſouffiée, je ſuis rendue, & je n'ai couru qu'en vain... Avez-vous eu de ſes nouvelles ?

WILLIAM.

Cette jeune Miſs vient de m'apprendre qu'il a eu une affaire d'honneur, qu'il s'eſt battu en brave, & qu'il a tué ſon adverſaire.

Miſtriſs SENTFORT.

O ciel ! le fâcheux événement ! Et quel étoit ſon ennemi ?

Miſs ARLOWE.

Je vous aſſure qu'Hermann fut l'agreſſeur, & qu'il porte la juſte peine de ſon audace.

Miſtriſs SENTFORT.

Ah, le monſtre ! il avoit inſulté mon fils en ma préſence, qui a très-bien fait d'en tirer raiſon .... Mais en quel endroit s'eſt-il refugié ? Je tremble pour lui.

Miſs ARLOWE, *à Miſtriſs Sentfort.*

Il eſt on ne peut mieux caché, ne craignez rien. Il

eſpère, Miſtriſs, que votre généroſité voudra bien encore agir en ſa faveur.

Miſtriſs SENTFORT.

Aſſurément, on ne ſauroit faire trop d'efforts pour un brave garçon qui fait honneur à ſa famille. Je veux aller l'embraſſer tout-à-l'heure.

WILLIAM.

Tâchez de vous modérer; la moindre imprudence ſuffiroit pour nous perdre. On le cherche, on obſerve ſes connoiſſances : faites donc violence à la tendreſſe maternelle, & ne vous rendez dans l'endroit qu'il habite qu'avec les plus grandes précautions.

Miſtriſs SENTFORT.

Je n'aurai garde d'y manquer. Mais je veux aller tout de ſuite partager ſon triomphe, & le féliciter ſur le danger auquel il eſt échappé.

Miſs ARLOWE.

Eh bien, Miſtriſs, enveloppez-vous de manière à n'être point reconnue; je vais vous conduire; nous paſſerons par des rues détournées; & vous approuverez toutes les meſures que j'ai priſes pour le dérober aux pourſuites de la Juſtice.

Miſtriſs SENTFORT.

Partons ſans différer : mon impatience égale ma joie.

WILLIAM, *à ſa femme.*

Songez que ſi vous alliez vous trahir, tout ſeroit perdu.

Miſtriſs SENTFORT.

N'ayez point d'inquiétude. (*Elle ſort avec Miſs Arlowe.*)

WILLIAM *seul.*

Cet événement me fait naître l'envie d'inspirer à Jônes l'idée d'embrasser l'état Militaire. Oui, je ... Mais que me veut le voisin Tompson ?... Bon Dieu! qu'il a l'air triste!

SCENE V.

TOMPSON, WILLIAM.

WILLIAM.

Vous voilà donc, homme de parole: vous nous avez assez fait attendre pour dîner.

TOMPSON.

Ce que j'ai vu m'a ôté l'appétit.

WILLIAM.

Qu'est-ce que cela signifie, & pourquoi ce ton lugubre ?

TOMPSON.

Cessez de me dissimuler votre juste affliction ; je viens la partager. J'ai moi-même été témoin de toute la scène ; & vous entendez bien qu'après un pareil trait, il n'est plus question d'alliance entre nous : c'est ce qui m'a empêché de venir dîner, ainsi que je vous l'avois promis.

WILLIAM.

Je suis instruit de tout, mon cher Tompson : je croyois que cette aventure pourroit seulement retarder le mariage projeté.

TOMPSON.

Comment! que dites-vous! après un éclat si public, si déshonorant!

WILLIAM.

Mon fils n'a fait que se défendre.

TOMPSON.

Malheureusement vous êtes dans l'erreur; je vous le jure foi d'honnête homme. Il a commis, à la face du Public, un assassinat abominable. J'ai tout vu de mes yeux. Séparé de ma femme par la foule, je me suis long-tems promené seul; las de la chercher vainement, j'allois me retirer, lorsque j'ai apperçu de loin votre fils escorté d'un grand Escogriffe & d'une Donzelle à la mine assez suspecte; ils ont paru se troubler à la vue d'un jeune homme qui n'avoit pas meilleure mine qu'eux tous; le grand Escogriffe est enfin allé à sa rencontre, lui a sauté au cou; & tandis qu'il le tenoit embrassé, votre fils a fait un circuit pour le prendre par derrière, & accourant ensuite l'épée à la main, il lui a dardé dans le dos trois coups consécutifs, qui ont fait tomber mort sur la place l'objet de sa lâche vengeance. Tous ceux qui se promenoient aux environs, se sont rassemblés, ont crié au meurtre. Votre fils s'est dérobé par une prompte fuite, mais son complice a été arrêté; & l'on assure qu'avant qu'il soit trois jours, il subira la peine due à son crime: vous sentez bien qu'avant de mourir, il nommera l'assassin, s'il n'est point encore pris.

WILLIAM.

Ah, mon ami, de quel trait venez-vous me déchirer! On m'avoit fait illusion, & je chérissois mon erreur. Je croyois mon fils malheureux & innocent. Hélas! c'est un monstre affreux, digne du dernier supplice... Mon cœur indigné, oppressé, souffre un tourment dont rien n'approche; je ne tiens plus à la vie que par la honte & la douleur ... Je vais être en horreur à moi-même, à mes amis, à tous ceux qui entendront prononcer mon nom; je passerai pour un père dont la négligence criminelle a laissé ses enfans sans éducation, ou qui les pervertit par son exemple ... Tant que j'ai cru mon fils doué de quelques sentimens estimables, je me plaisois à douter de ses vices, & à me flatter que le tems le rendroit tout-à-fait vertueux; je ne pouvois le détester: c'est un effort que l'honneur rend aujourd'hui nécessaire, & sous la violence duquel je vais succomber ... Je conçois, sage Tompson, que toute alliance devient impossible entre nous; je rougis même pour vous d'en avoir eu l'idée, & je n'ai plus d'autre parti à prendre que celui de me cacher aux yeux de tous les hommes.

TOMPSON.

Votre désespoir n'est que trop bien fondé; je voudrois pouvoir l'adoucir. Cependant considérez que nous ne sommes responsables que de nos propres actions. Votre probité est généralement connue: ainsi, loin de vous blâmer, tout le monde se fera un devoir de plaindre votre infortune.

WILLIAM.

Je ne puis recevoir aucune sorte de consolation, ni me livrer à ma douleur; il faut, sur-tout, que je dérobe mes larmes à ma femme: si elle étoit instruite de leurs motifs, elle s'affligeroit avec moi, & ses chagrins ne feroient qu'augmenter les miens. Je vous conjure, mon cher Tompson, de lui taire, pendant quelques jours, cette horrible histoire... Me voilà donc déshonoré!...Hélas! je comptois m'élever au-dessus de mon état par la pratique des vertus qui font le bon citoyen. Je me flattois d'être estimé de tous ceux qui me connoissent, & je n'exciterai plus que leurs mépris & leur pitié.

TOMPSON.

Ne vous désespérez pas; encore une fois, les gens de bien sauront vous rendre justice. Il n'est point de famille qui n'ait son fléau, & les mœurs Angloises ont fort bien fait de rendre les fautes personnelles. Adieu, père infortuné: votre situation me touche infiniment, & j'ai peine à retenir devant vous mes larmes.

(*Il sort*).

SCENE VII.

WILLIAM *seul.*

Je ne serai donc qu'un objet de compassion ! ce ne sera que pour être plaint, que je reverrai les personnes qui composent ma société ! Mon fils est exposé à porter publiquement la peine méritée d'un forfait ; & l'opprobre dont son nom sera couvert, rejaillira sur le mien, sur celui de ma famille : les fautes sont personnelles parmi nous, le supplice ne déshonore que le criminel, on le dit ainsi ; mais il n'est que trop vrai qu'on ne voit plus du même œil un père dont le fils s'est souillé de crimes. Et quand l'usage de mon pays auroit pour moi toute l'indulgence possible, mon cœur, mon propre cœur se souleveroit toujours contre moi. Puis-je me dissimuler qu'en matière d'honneur, mon fils & moi nous sommes solidaires, & que nous en sommes comptables l'un à l'autre ? . . . J'ai desiré ardemment d'être père : ce titre si doux n'est pour moi qu'un titre d'humiliation & d'infamie . . . Ah ! j'ai trop vécu . . . Dieu tout-puissant ! pourquoi ne m'as-tu pas enlevé, dès sa première jeunesse, cet enfant qui devoit me porter les coups les plus sensibles ? J'adore tes décrets sans murmurer ; mais par quel crime ai-je mérité que tu m'envoyasses ce fléau, qui remplit mon cœur d'amertume, & couvre ma vieillesse du dernier opprobre ? . . . Quoi ! mon fils périroit sur un échafaud ! . . . Je frémis d'horreur à la seule idée de son supplice . . . Il en est tems encore, prévenons un funeste arrêt ; dans le choix d'une

mort néceſſaire, préférons la moins ignominieuſe ... ſoyons moi-même ſon bourreau. ..Oui, que l'honneur révolté étouffe la tendreſſe paternelle! ... Mais peut-il m'être permis d'ôter à mon fils la vie que je lui ai donnée? La Nature s'y refuſe... Je frémis ... L'honneur n'a-t-il pas ſes droits? La baſſeſſe du rang n'exclut ni le courage, ni la vertu. Quoique relegué dans la dernière claſſe des citoyens, on eſt homme; l'âme eſt toujours elle-même, & n'attend que les circonſtances pour ſe développer: celle où je me trouve n'eſt que trop propre à faire éclater ſes ſentimens. Armons-nous donc de fermeté, &, par un effort généreux, ſacrifions la Nature à l'honneur ... Après ce ſacrifice néceſſaire & douloureux, je le ſens, je vais traîner le reſte de mes jours dans la langueur, & accuſer la mort de venir trop tard terminer mes peines ... Mais je préfère une vie malheureuſe à une vie déshonorée ... J'apperçois ma femme ... O Dieu! craignons qu'elle ne découvre mon deſſein.

SCENE VIII.

WILLIAM, Miſtriſs SENTFORT.

Miſtriſs SENTFORT.

JE viens de le voir. Il m'a percé le cœur; le pauvre garçon ſe reproche la mort de ſon ennemi: je n'ai pu m'empêcher de mêler mes larmes aux ſiennes.

WILLIAM, *plongé dans le dernier abattement.*

La honte & la confuſion deviennent ſon unique pa-

tage; & je crains bien que le menſonge n'achève de le rendre plus coupable.

Miſtriſs SENTFORT.

Non, il eſt agité des remords les plus vrais; il convient de bonne foi qu'une colère aveugle l'a tranſporté.

WILLIAM.

La colère ne conduit point à une vengeance réfléchie.

Miſtriſs SENTFORT.

Il a triomphé d'un ſcélérat qui en vouloit à ſa vie. Je ſuis témoin de leur première querelle; c'eſt ici, ce matin, qu'elle s'eſt paſſée: la Juſtice ne ſauroit refuſer de lui faire grace.

WILLIAM.

Je redoute toujours des éclairciſſemens judiciaires, qui peuvent tourner au déſavantage d'un proſcrit, ſans naiſſance & ſans appui.

Miſtriſs SENTFORT.

Pour moi, j'ai une pleine confiance dans les lumières & dans l'équité de ceux qui prononceront ſur ſon ſort. Allez-le voir, conſolez-le, portez-lui les ſecours dont il a beſoin, & empêchez que le déſeſpoir ne nous enlève ce gage d'une tendreſſe réciproque.

WILLIAM.

Oui, je vais le voir... je le verrai peut-être pour la dernière fois.

Miſtriſs SENTFORT.

Raſſurez-vous ; il eſt jeune & robuſte ; les voyages ne ſerviront qu'à le mûrir & à le former : il nous cauſera, par la ſuite, autant de ſatisfaction qu'il nous a donné de chagrin.

WILLIAM.

Le tempérament change, mais le cœur ne change pas. Les déſordres de mon fils me pénètrent d'une violente affliction ... & je crois que mon bonheur dépend de ne plus le revoir.

Miſtriſs SENTFORT.

Vous m'effrayez. Ah ! reprenez pour lui des entrailles paternelles : ſa perte entraîneroit la mienne. Allez calmer ſes douleurs & pourvoir à ſa ſûreté.

WILLIAM.

Oui, je ſaurai terminer ſes peines & toutes celles qu'il me cauſe ; je vais mettre la main à l'exécution de mon projet : quand tout ſera diſpoſé, vous le ferez venir ſecrettement ici ... Je ne vous en dis pas davantage.

(*Il ſort*).

SCENE IX.

Miſtriſs SENTFORT *ſeule.*

Que ſignifient ſon air abattu, ſes propos entrecoupés ? C'eſt ſans doute le départ d'un fils qu'il a tendrement aimé, qui le plonge dans cette profonde triſteſſe. Hélas ! ſuis-je moins affligée que mon mari ? Il

faut que je consente à me séparer d'un enfant qui m'étoit si cher... Siècle maudit ! la perversité des mœurs est une mode, un goût général, dont on est loin de rougir. Mon fils s'est livré sans scrupule à des désordres autorisés dans le monde. Je dissimulois ses égaremens, dans l'espoir que l'âge & la réflexion le ramèneroient à une vie sage & honnête. Ma folle complaisance, mon indulgence excessive pour tous ses défauts, ont occasionné sa perte ; & je m'en sépare peut-être pour jamais... Je pleure ses écarts & le malheur d'être mère.

SCENE X.

Mistris SENTFORT, WILLIAM.

(*La nuit se répand insensiblement sur le Théâtre*).

WILLIAM, *tenant une petite bouteille & une tasse, qu'il pose sur une table.*

(*A part*).

Je l'ai donc composé ce fatal breuvage ! (*Haut*). Ma chère amie, la nuit s'approche : à la faveur de l'obscurité, allez chercher ce malheureux ; il faut absolument que je le voie ici.

Mistris SENTFORT.

Mais il me semble qu'il seroit de la prudence de vous rendre vous-même dans la maison où il se tient caché : on peut observer mes démarches, & vous risquez qu'on vienne l'arrêter sous nos yeux.

WILLIAM.

Allez, je saurai nous délivrer de tout sujet de crainte.

Miſtriſs SENTFORT.

Faites-moi part des moyens que vous vous propoſez d'employer.

WILLIAM.

N'ayez aucune inquiétude ; ils ſont infaillibles. Bientôt un eſpace immenſe . . . (*Des ſanglots lui coupent la parole*).

Miſtriſs SENTFORT.

Vous pleurez ! Comment concilier vos eſpérances avec les larmes que je vous vois répandre ?

WILLIAM.

Vous connoîtrez que mon projet eſt immanquable & pour lui & pour nous. Si quelques larmes s'échappent de mes yeux, c'eſt que je ne puis ſonger ſans m'attendrir à une ſéparation . . . Mais ne perdez pas de tems, amenez-le moi au plutôt.

Miſtriſs SENTFORT.

Je cours le chercher. Je conçois que vous vous propoſez de lui donner une bonne ſomme, & de l'inſtruire de la conduite qu'il doit mener hors de ſa patrie, tandis que vous n'épargnerez rien pour arranger ſon affaire. Vous avez raiſon, l'argent ſeul contribue au bonheur de cette vie, & il eſt tout naturel de ne point l'épargner pour ſes enfans. (*Elle ſort*).

SCENE X.

WILLIAM *ſeul.*

Sa joie ſera de courte durée . . . Et moi, malheureux, en ſerai-je moins à plaindre ? . . . Quel triſte avenir je

je prépare à ma vieilleſſe ! Sans ceſſe l'image de mon fils me ſuivra ; je croirai le voir à mes côtés, pâle, livide, me reprocher ſa mort . . . (*Prenant la bouteille qui renferme le poiſon*). O breuvage que mes mains tremblantes ont compoſé ! Tu vas donc me ravir pour toujours l'objet de ma tendreſſe ! . . . Mais vivrois-je plus fortuné, s'il périſſoit ſur un échafaud ? Non ; le déſeſpoir déchireroit à chaque inſtant mon cœur . . . Ne réſiſtons plus à la fatalité qui me pourſuit ; ſoyons le père le plus malheureux qu'il y ait peut-être dans le monde . . . (*Il remet le poiſon ſur la table*). Moi, qui aurois joui d'un ſort digne d'être envié ! J'avois amaſſé un bien aſſez conſidérable ; je lui deſtinois un parti avantageux ; j'étois parvenu à me faire conſidérer, malgré le mépris qu'inſpire communément ma profeſſion . . . & il me prive du fruit de toutes mes peines & d'un travail de ſoixante années . . . Après un tel exemple, qui oſeroit ſouhaiter d'avoir des enfans, ou plutôt qui ne s'efforceroit de leur donner la meilleure éducation ? . . . J'entends marcher quelqu'un . . . tout mon corps friſſonne.

SCENE XI.

JENNI, WILLIAM.

JENNI, *au fond du Théâtre.*

Où vais-je ? . . Je ſuis toute tremblante . . . ſeule dans cette obſcurité . . .

WILLIAM.

Que demandez-vous ? Qui êtes-vous ?

JENNI.

Vous êtes, je crois, cet honnête Monsieur William ? Je viens mêler mes larmes aux vôtres. On dit que votre fils s'est déshonoré par un assassinat . . . s'il falloit tout mon sang pour lui sauver la vie ! . . .

WILLIAM.

Quel intérêt si tendre prenez-vous à ce malheureux ? Vous me paroissez jeune & belle.

JENNI.

Ah, Monsieur ! mes foibles attraits causeront toutes mes peines : votre fils m'avoit aimée, &...

WILLIAM.

Il vous a trompée : ce trait-là ne m'étonne point de sa part.

JENNI.

J'ai peut-être mérité ses dédains. Ce ne sont point des plaintes qui doivent sortir de ma bouche ; ce sont les plus vifs regrets sur sa fâcheuse aventure, & sur le danger auquel il est exposé.

WILLIAM.

Il a pris la fuite, & se cache avec le plus grand soin : tranquillisez-vous.

JENNI, *saisie de joie, & hors d'elle-même.*

Ma fille a donc encore un père !

WILLIAM.

Que dites-vous ?

JENNI.

Je me suis trahie ; la joie de le savoir hors de péril m'a transportée ... Mais un plus long éclaircissement seroit inutile ; je tremblois pour ses jours ; vous dissipez mes alarmes ; je suis satisfaite. Adieu, Monsieur. (*Elle va pour sortir.*

WILLIAM, *l'arrêtant.*

Achevez de m'éclaircir. L'indigne ſuborneur abuſant de votre foibleſſe...

JENNI.

Ah! que voulez-vous ſavoir?

WILLIAM.

Vous m'intéreſſez; ne refuſez point à mes prières un aveu important & pour vous & pour moi.

JENNI.

Eh bien, ſous une promeſſe de mariage... Mes larmes & ma confuſion vous diſent le reſte.

WILLIAM.

Fille infortunée! je vous tiendrai lieu de père ... Mais j'entends du bruit ... Adieu : dans quelques jours ne manquez pas de revenir ici.

JENNI.

O bon William! ... oubliez-moi; réſervez tous vos bienfaits pour votre malheureux fils, ſi digne de pitié.

WILLIAM.

Eſtimable perſonne! vous m'intéreſſez de plus-en-plus... Mais ſortez, je vous en conjure... J'entends quelqu'un... (*A part*). S'il alloit la trouver ici! (*Haut*). Prenez de ce côté, afin de ne rencontrer perſonne.

JENNI, *en s'en allant.*

Adieu, Monſieur : je compte ſur votre probité & ſur votre cœur paternel. (*Elle ſort*).

WILLIAM *ſeul.*

Je craignois qu'elle ne le vît arriver... Mais on approche... O ciel! c'eſt lui!

SCENE XII.

Miſtriſs SENTFORT, WILLIAM, JONES, *enveloppé d'un grand manteau.*

(*Le Théâtre eſt preſque dans l'obſcurité*).

JONES.

MON père, je...

WILLIAM.

Laiſſez-nous, ma femme ; notre bonheur mutuel exige que je l'entretienne en particulier.

Miſtriſs SENTFORT, *tenant une chandelle.*

Eſt-ce que vous craignez de lui parler devant moi ?

WILLIAM.

Non ; mais vous me gêneriez dans l'explication que j'ai beſoin d'avoir. Ayez cette complaiſance, je vous en prie : vous reviendrez dans un inſtant.

Miſtriſs SENTFORT.

Je ſuis trop bonne ; je n'ai jamais pu vous rien refuſer... Vous ne voulez peut-être pas reſter ſans lumière ? Je vais vous laiſſer cette chandelle. (*Elle poſe ſa lumière ſur la table, & elle embraſſe ſon fils*). Tranquilliſes-toi, mon cher enfant ; nous allons te faciliter les moyens de ſortir d'Angleterre. (*Elle ſort*).

SCENE DERNIERE.

WILLIAM, JONES.

WILLIAM.

COMMENÇONS par fermer toutes les portes... (*Il va les fermer, & dit à part*) : comme mon cœur eſt agité !

JONES.

(*A part*). Voilà bien du myſtère. (*Haut*). Mais, mon père, je ſuis venu pour que vous me donniez de l'argent; ouvrez-moi bien vîte votre coffre-fort; que je vous faſſe mes adieux, & que je parte.

WILLIAM.

Il n'eſt pas encore tems; ſongez ſeulement à me répondre. Vous avez mené une vie indigne d'un honnête homme. Que de mauvaiſes actions vous aurez à vous reprocher, quand la mort...

JONES.

Je n'en ſuis pas encore-là; je me porte bien: ainſi...

WILLIAM.

Ignores-tu qu'on peut mourir, lorſqu'on s'y attend le moins? Repens-toi de tes fautes... de tes crimes.

JONES.

(*A part*). Quel ton lugubre! A qui diable en a-t-il? (*Haut*). Mon père, je ne comprends rien à vos diſcours. C'eſt de l'argent que je ſuis venu chercher.

WILLIAM.

Demande pardon à Dieu; implore avec moi ſa miſéricorde...Père de tous les êtres! quelle créature peut être parfaite à tes yeux? Les vices ſont le partage de l'eſpèce humaine, & la bonté eſt ton premier attribut. Daigne toucher le cœur de ce jeune homme, & lui faire grace à ſon dernier moment.

JONES.

(*Il rit*). Ah! ah! ah! des ſermons, des prières! Eſt-ce donc cela qu'il me faut? C'eſt de l'argent, & il s'agit de ſe hâter.

WILLIAM.

Tu as raiſon, les momens ſont précieux. Réponds-moi

donc sans détour, & en peu de paroles : n'as-tu pas abusé d'une jeune personne, sous la foi d'une promesse de mariage ?

JONES.

Bon ! c'est une bagatelle : on ne fait nulle attention à cela.

WILLIAM.

Mais la fille que vous déshonorez ne peut plus trouver aucun parti, & passe dans les larmes ou dans le libertinage le reste d'une vie infortunée.

JONES.

Vous vous moquez, mon père, elle trouve assez de dupes.

WILLIAM.

En devient-elle plus heureuse ? Et les enfans, produits par un amour criminel, rejetés au dernier rang des citoyens, sans nom, sans parens, ne sont-ils pas en droit de reprocher leur naissance aux coupables auteurs de leurs jours, qui, tels que de vils animaux, n'ont songé qu'à satisfaire leurs passions ! Ainsi vous serez maudit à chaque instant par des bouches innocentes.

JONES.

Mais que signifie tout cela ?

WILLIAM.

N'avez-vous pas des enfans ? Soyez vrai.

JONES.

Oui, je crois en avoir un d'une certaine Miss Jenni... qui dit au moins que j'en suis le père.

WILLIAM.

Cela suffit. Et ce malheureux que vous avez lâchement assassiné, en lui plongeant par derrière une épée dans le corps : ne voyez-vous pas son sang qui demande vengeance ?

JONES, *embarrassé.*

Ah, mon père ! . . . vous savez cette aventure . . . Je

penſois... Il eſt vrai qu'emporté par la fureur, & le croyant en défenſe, j'ai eu le malheur de le percer . . . Mais je vais prendre la fuite dès cette nuit, &...

WILLIAM.

Pouvez-vous ne pas ſavoir que la vie du dernier des hommes eſt ſous la ſauve-garde des Loix, & que la Nature a gravé dans nos cœurs une horreur extrême contre ceux qui verſent le ſang humain?

JONES.

Ceſſons de nous entretenir d'objets funèbres.

WILLIAM.

La Nature & les Loix ſont également intéreſſées à vous punir; un échafaud vous attend... De quels traits cruels vous déchirez l'âme d'un père!

JONES.

Raſſurez-vous, je ſuis ſûr de me ſauver, pourvu que vous me donniez...

WILLIAM, *après un moment de ſilence, & pouſſant un profond ſoupir.*

Allons, il faut s'y réſoudre... (*A part*). Je crains à chaque inſtant qu'on ne vienne l'arrêter . . . ſous mes yeux... Il faut s'y réſoudre... (*Haut*). Tu as beſoin de prendre des forces; tiens, mon fils, bois ce verre de liqueur. (*Il lui verſe le poiſon*).

JONES, *avalant le poiſon.*

Vous êtes bien bon... Mais quel ſingulier goût!

WILLIAM, *vivement.*

Embraſſe-moi, mon fils: la mort purifie nos âmes, comme le feu épure les plus précieux métaux.

JONES.

Pourquoi de tels tranſports? & que vous me tenez d'étranges diſcours!... Vous me paroiſſez troublé... O Dieu!... qu'eſt-ce que je ſens?

WILLIAM, *d'un ton ferme.*

Il valoit mieux que tu périsses de la main d'un père, que de celle du Bourreau : tu viens de prendre un poison mortel ; il ne te reste plus qu'à te recommander à Dieu.

JONES, *courant vers la porte.*

Quelle trahison abominable !... Courons appeller du secours .... O ma mère !...

WILLIAM.

Arrête, tous les remèdes seroient inutiles : que ta seule espérance soit en la miséricorde de l'Etre suprême.

JONES, *s'agitant avec violence.*

Qu'avez-vous fait ?... je suis déchiré ... je brûle...tous les feux de l'Enfer sont dans mes entrailles...Ah, malheureux ! ...

WILLIAM.

O mon fils ! repens-toi ; songes que tu vas paroître devant un Dieu qui pardonne quand on s'amande, mais qui punit l'endurcissement du cœur.

JONES, *d'une voix étouffée.*

Eh ! daignera-t-il me faire grace ?... Mes crimes... Que n'ai je vécu dans la sagesse !... Je meurs. (*Il tombe ; on le voit agité quelques instans d'horribles convulsions, & enfin expirer*).

WILLIAM, *qui s'est caché le visage dans ses deux mains.*

Le sacrifice est consommé, & il s'est repenti. Allons publier qu'une mort subite... (*Il jette les yeux sur le cadavre de son fils*). Ah ! je le sens, la Nature reprend tous ses droits.. des larmes inondent mon visage ... Que mes pleurs commencent à couler ; elles ne tariront qu'à mon dernier moment...Infortuné jeune homme, tu es né pour le malheur de ton père...Mais du moins tu ne déshonoreras point ta famille.

FIN.

BIBLIOTHECA